

# L'ŒIL DE LA POLICE

Publication nationale

## Acte de courage d'un enfant

Hebdomadaire



Chaque année, lorsque les récompenses sont distribuées à la Sorbonne aux vaillants qui ont risqué leur vie pour sauver celle de leurs semblables, il est rare que quelque enfant ne reçoive  
(Voir la suite page 2).

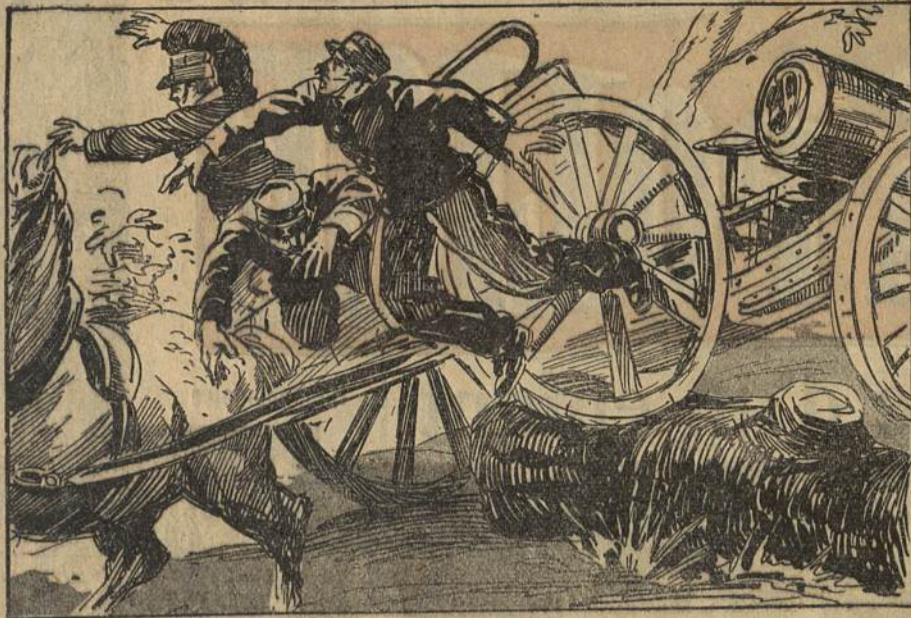
l'une répétitive  
e, au quel on  
aire tourner sa  
Artistes plongés  
avoir le retour  
PARIS.

près de Charlema  
ant ayant mal  
nis la gargouille  
e, faisant échaie  
Hilleors ont été  
seuf autres ont  
e ont été blessé  
èvement.  
ETATS-UNIS

SON S'EFFONDRE  
que des ouvriers  
au quatrième ét  
maison en comm  
ut s'écroula. Six  
eurs furent s'él  
r à un mètre  
tres furent bless  
contremaitre  
tué.  
PARIS

er de 9 ans  
d'un rocher  
malheureux  
o partie se  
OFORD.

Accident aux manœuvres



Une batterie d'artillerie exécutait des manœuvres aux environs de Thouaré. A la suite d'une mise en batterie dans un chemin étroit, un avant-train de canon passa tout à coup sur un tronc d'arbre. Un choc violent se produisit. Trois servants, qui se trouvaient sur le caisson, furent projetés à terre. L'état d'un des blessés est très grave.

Acte de courage d'un enfant

(Suite.)

pas, devant un public enthousiaste, une médaille de sauvetage.

La semaine dernière encore, aux environs de Paris, un gamin de neuf ans a sauvé, au péril de ses jours, un de ses petits camarades.

Ce dernier, âgé de huit ans, jouait sur les bords de la Marne, à Neuilly-sur-Marne, où il habite avec sa famille, lorsqu'il glissa soudain et tomba à l'eau. Le pauvre petit aurait infailliblement péri, si un de ses camarades, Raoul Gaudin, d'un an plus âgé, ne s'était courageusement porté à son secours. Le jeune sauveteur nagea avec vigueur vers son ami, et l'agrippant solidement, réussit à le ramener sain et sauf sur la berge.

Raoul Gaudin va être proposé pour une médaille de sauvetage.

La fuite de l'orpheline

Intrigué par les allures étranges d'un gracieux éphèbe qui, rasant les murs, déambulait dans la Grande-Rue, à Arpajon, un brigadier de gendarmerie aborda l'étranger et le questionna. La voix douce de l'adolescent frappa tout aussitôt le représentant de l'autorité et l'incita à pousser plus loin ses investigations. Il emmena son interlocuteur à la caserne, et là, se convainquit bientôt qu'il se trouvait en présence d'une charmante et rougissante jeune fille de quinze ans.

Confondue, la voyageuse, une orpheline, consentit alors à narrer son odyssee.

— J'habitais Tours, dit-elle, chez mon tuteur, qui occupe une situation en vue dans une compagnie de chemins de fer et je suivais les cours d'une école supérieure en vue de l'obtention de mon brevet. Jusque à ces derniers temps j'étais parfaitement heureuse, lorsque je m'aperçus que mon tuteur me regardait avec une insistance et une complaisance bizarres. Je n'y pris pas tout d'abord attention, mais, un beau jour, mon tuteur tenta d'abuser de moi par la violence. C'est pourquoi j'ai pris la fuite en ayant soin de couper mes cheveux et de revêtir les vêtements de mon frère, actuellement soldat au 34<sup>e</sup> d'infanterie à Mont-de-Marsan, afin de ne pas attirer l'attention sur moi. Je vois que je me suis trompée. Quand vous m'avez arrêtée, je me proposais de me rendre à Paris chez ma sœur.

Le brigadier de gendarmerie s'empressa d'aviser le procureur de la République de Corbeil, qui télégraphia sur-le-champ à la sœur de l'enfant et, en attendant l'arrivée de celle-ci, hospitalisa à la maison d'arrêt la petite orpheline dont les graves déclarations vont être soigneusement contrôlées.

La villa du cambrioleur

Deux rentiers visitaient, sous la conduite d'un agent de locations, une villa meublée à louer au Vésinet. La villa était inhabitée depuis une année environ. Aussi les visiteurs ne furent-ils pas peu surpris d'apercevoir, en y pénétrant, un individu confortablement allongé sur un sofa du salon, dans une pose nonchalante, le col orné d'un magnifique sautoir en or, les pieds couverts d'un dessus de

lit en soie, et béatement endormi entre une bouteille de champagne entamée et un seau à biscuits.

L'homme, à leur vue, se dressa, encore que malaisément, et fit aux visiteurs un peu intimidés un émouvant discours sur la misère du peuple et la dureté des temps.

— Des cultivateurs obligés m'ont ouvert la porte de la maison, expliqua-t-il d'une voix pitoyable, et je m'y suis un peu reconforté. La vie est si cruelle au pauvre monde... Ah! je suis bien malheureux!

— Emus, et peut-être un peu... prudents, les visiteurs firent au « vagabond » une légère aumône avec laquelle le susdit s'enfuit d'un pied non moins léger!

Cependant les Parisiens contèrent l'anecdote au commissaire de police qui, sûr d'avoir affaire à un professionnel de la cambriole, fit une enquête à la villa. Il y retrouva quantité de bijoux, objets d'art et bibelots précieux volés dans les habitations voisines.

Quant à l'astucieux et persuasif malandrin, il est resté introuvable.

Déserteur malgré lui

Un nommé Stenger vient de se constituer prisonnier à Remiremont dans les circonstances suivantes :

Engagé en 1890 au 2<sup>e</sup> régiment étranger, il était nommé sergent et recevait la médaille militaire pour une action d'éclat. Il obtint en 1899 une permission de trois mois et se rendit chez ses parents en Alsace; mais, aussitôt arrivé, il fut dénoncé comme réfractaire et incorporé dans un régiment en Prusse; il y resta pendant trois ans et il fit ensuite la campagne de Chine.

Désireux de rentrer en France, Stenger vient de se constituer prisonnier; il sera dirigé comme déserteur sur son corps, à Saïda.

Un héritage de 100 millions

L'affaire de la succession d'un certain Anthony Pritchard, qui traîne depuis plus d'un siècle et qui a fait couler tant d'encre, est sur le point d'être terminée.

C'est en 1808 que M. Anthony Pritchard est mort, laissant une fortune de 100 millions de francs gagnée par l'exploitation des plantations de thé dans les Indes. Comme il n'avait pas fait de testament, ses biens avaient été saisis par le fisc. De temps en temps, de prétendus héritiers naturels se sont présentés et ont réclamé les millions. Il y eut des procès qui traînèrent et que des pères léguaient à leurs fils.

Or tous ceux qui croient avoir un titre à la succession Pritchard se sont réunis, ces jours-ci, en conciliabule secret dans le préau de l'école d'Acrefair, commune située au nord du Pays de Galles.

Il y avait trois cents assistants venus de tous les coins du pays. Ils ont décidé d'entreprendre une action commune pour avoir les millions détenus par le fisc, et ils se sont cotisés pour pouvoir couvrir les frais du procès.

Le prix d'un coup de poing

Les boxeurs d'aujourd'hui obtiennent, comme on sait, des sommes fabuleuses pour les coups de poing donnés ou reçus, mais aucun n'obtient

UNE HISTOIRE D'ADULTERE

Au Havre, où ils servaient dans le même régiment, les fantassins Roussel et Richard, camarades de chambre, s'étaient liés d'une amitié solide.

Roussel, avant son service, s'était marié et, de temps en temps, sa jeune femme venait de Paris lui rendre visite. Ces jours-là, Richard s'en allait par les rues, à pas lents et sans but.

Au mois de septembre dernier, Richard fut libéré. Dans le compartiment qui le ramenait à Paris, il se trouva en face d'une jeune femme, fort jolie, qui lui dit s'appeler Durand et qui devint bientôt sa maîtresse.

A son tour, quelque temps après, Roussel se trouva libre. Joyeux, il sauta dans le premier train et courut au logis où l'attendait sa femme.

Mme Roussel est partie il y a un mois, déclara la concierge, en emportant sa malle et quelques ustensiles de cuisine. Elle allait vous retrouver, « qu'elle » m'a conté.

— Je sais bien, je sais bien, fit le pauvre soldat, très digne.

Et il alla porter plainte en adultère contre sa compagne.

Il découvrit l'adresse de la fugitive et quand il s'y présenta, elle était seule.

Or, le juge d'instruction avait convoqué dans son cabinet, la semaine dernière, le mari, la femme et... l'autre.

Roussel fut exact; Mme Roussel arriva, presque à l'heure. Les deux époux s'assirent côte à côte sans échanger une parole.

Soudain, Roussel se leva et, tendant ses deux mains :

— Toi ici, mon vieux Richard?... Quelle veine de se revoir après huit mois!

Les deux amis s'assirent et, pour leur faire place, Mme Roussel, fort obligeamment, s'écarta un peu.

A ce moment, une porte s'ouvrit.

— Roussel... Richard... femme Roussel. Entrez, fait le greffier.

Et tout s'explique. Roussel, le poing levé se précipite. Il va frapper.

— Je savais pas, mon vieux... Si j'avais su!... fait Richard, dans un sanglot.

Peu après, les deux hommes quittaient le Palais, bras dessus, bras dessous.

Mme Roussel partit toute seule.

sans doute 575 francs pour un seul « gnon », si formidable fut-il; c'est pourtant le prix auquel le juge qui siège au tribunal de Bow street estima un direct lancé par un chef de train.

Voici maintenant les faits, tels qu'ils découlent du procès. En juin 1911, un chef de train du Great Eastern Railway étendit rapidement le bras pour indiquer au mécanicien qu'il était temps de démarrer.

Malheureusement, le nez d'un entrepreneur, M. Kelly, servit par accident de terminus au geste du chef de train. M. Kelly en fut, comme il dit « étonnement ébloui ». Il saigna comme un bœuf et, par un phénomène assez curieux, contracta une sorte d'insomnie chronique que les soins d'un médecin pendant trois mois n'arrivèrent pas à guérir.

Pour le consoler de sa mésaventure, le juge vint de lui allouer 575 francs de dommages et intérêts. Voilà qui induira les chefs de train britanniques à faire désormais des gestes moins exubérants.

Les prédictions de l'astrologue

Les journaux anglais racontent que le pasteur de l'église Notre-Dame, de Hat-cham, a fait le récit suivant à ses paroissiens au cours d'une réunion :

— Je vais, commença-t-il, vous révéler quelque chose que je n'ai dit encore à personne. Il y a un an à cette époque-ci, je reçus une lettre d'un astrologue parisien, dans laquelle se trouvait ce passage :

« Permettez-moi, monsieur, de vous donner le moyen de contrôler ma science. Au mois de mai 1913, le 6, vous perdrez quelque chose qui vous est particulièrement cher, mais vous saurez une autre chose qui vous est très précieuse. Le 24 mai 1913, vous recevrez un message royal. Entre le 18 et le 24, un homme politique éminent vous communiquera quelque chose ayant de l'intérêt pour vous ».

« Or notre église a été brûlée par les suffragettes le 6, comme le prédisait l'astrologue; le 19, je recevais une lettre de S. M. la reine Alexandra m'exprimant les sympathies de la souveraine et contenant une somme de 500 francs pour le fonds de reconstruction de l'église, et quelques jours après, M. Balfour m'adressait aussi une lettre et sa contribution au même fonds. Toutes les prévisions de l'astrologue parisien se sont donc réalisées, puisque j'ai retrouvé dans les ruines du chœur de notre temple un livre, don d'un de mes amis, auquel je tenais beaucoup, et qui était intact au milieu des débris calcinés.»

On ne dit pas si le pasteur a tiré une conclusion quelconque de ces coïncidences étranges.

Un agent condamné

Le 12 juillet 1912, vers neuf heures et demie du soir, deux agents arrêtaient, qual de la Loire, un jeune homme qui lançait des pétards. Mais, en route, celui-ci faisant de la résistance, ils employèrent la force et le traînèrent par les poignets et les cheveux.

Les passants protestèrent. Parmi ceux-ci se trouvait un charretier, Louis Lamouroux, 43 ans, que l'agent Chartrain, 36 ans, voulut appréhender et qui résista. Sur quoi, l'agent, rendu furieux, lui porta sur l'œil gauche un tel coup de poing qu'il tomba à terre évanoui. Survint Mme Lamouroux, qui voulut relever son mari auquel alors l'agent Chartrain donna un coup de poing dans le dos.

Cette fois, la foule se fâcha et les agents dégainèrent.

A raison de ces faits, l'agent Chartrain qui déjà s'est vu infliger par le conseil de discipline de la préfecture de police quatre jours de retenue de traitement et quatre jours de privation de congé, vient d'être poursuivi devant la neuvième chambre pour coups et blessures.

Il a prétendu qu'il avait été injurié et frappé par M. Lamouroux et avait dû se défendre. Il a été condamné à 50 francs d'amende et 100 francs de dommages-intérêts.

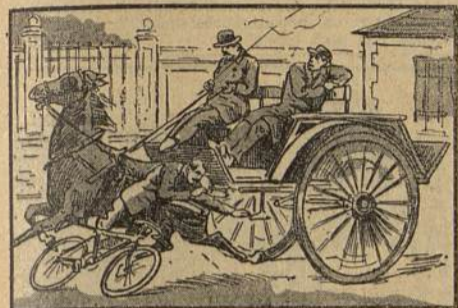
Tué par un taureau



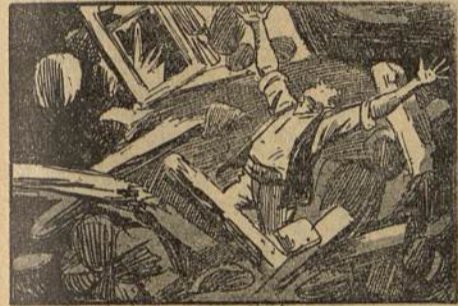
Un cultivateur de Bourniac revenait de la foire à Aurillac, conduisant un taureau. L'animal, effarouché par le passage des voitures et des autos, devint subitement furieux. Il se mit à faire des bonds. Son conducteur voulut le maintenir. L'animal tourna sa fureur contre celui-ci et, après l'avoir piétiné, il le saisit avec les cornes et le projeta contre un arbre. Quand on releva le blessé, il avait perdu connaissance. On voulut le transporter à l'hospice, mais il mourut en cours de route.

## Les Faits-Divers de la Semaine

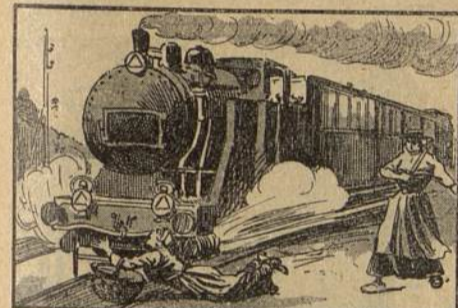
**SCÈNE SANGLANTE.** — Un jointoyeur, 19 ans, employé au Royal Hôtel, interpella un peu brusquement son manœuvre, 18 ans, qui se trouvait à l'étage inférieur, lui demandant de monter l'aider; l'observation déplut à ce dernier qui, rejoignant quelques instants après le jointoyeur, profita de ce que celui-ci était occupé pour lui planter résolument son tire-point dans l'épaule; la blessure était peu grave, mais le coup aurait été porté un peu plus bas, le poumon se trouvait perforé. Le jointoyeur, rendu furieux par cette agression brutale, résolut de se venger sur-le-champ, et se précipitant sur l'autre, le frappa si violemment à coups de poing et à coups de pied qu'on dut le transporter d'urgence, couvert de sang, à l'hôpital de Trouville.  
DEAUVILLE.



**UNE COLLISION.** — A une allure normale, une charrette anglaise occupée par deux hommes passait dans une rue quand un cycliste débouça brusquement. Malgré ses efforts, il ne put éviter le véhicule et il se heurta contre lui avec une telle force que les deux brancards furent cassés. Le cycliste a été grièvement blessé.  
FECAMP.



**UNE MAISON S'EFFONDRE.** — Dans une rue de la ville, une maison était en réparation. Tout à coup, un craquement retentit. Les ouvriers s'enfuirent; mais la maison s'écroula avant que l'apprenti, âgé de 15 ans, ait pu prendre la fuite. Le pauvre enfant a été écrasé.  
LORIENT.



**TUÉE PAR UN TRAIN.** — A la gare de Saint-Joseph, une femme traversa les voies, malgré les cris de la directrice de la station. L'express arrivait. A ce moment, la femme buta dans un rail et tomba. Elle fut broyée par le convoi.  
NANTES.

### AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

## RESPONSABLE

Si on suivait la méthode de la prévenue, Melanie Fago, il n'y aurait plus de par la France tant d'enfants sans père. La recherche de la paternité deviendrait un simple jeu à la portée des intelligences les plus médiocres. Melanie Fago est une femme d'une quarantaine d'années, grande, forte, la taille épaisse, les muscles solides; un vrai tambour-major. C'est une gaillarde, comme on dit vulgairement, qui n'a pas froid aux yeux. Elle est mère d'une jeune fille de vingt ans, employée chez MM. Bombonne et C<sup>o</sup>, fabricants d'étoffe. Cette jeune personne était attachée au service des échantillons, et tout en échantillonnant... Mais, racontons les débats:  
LE PRÉSIDENT. — Femme Melanie Fago, vous êtes prévenue de coups et blessures sur la personne du patron de votre fille.

# LA TÊTE DE MORT

Grand roman inédit

Par MICHEL NOUR ET AUGUSTE LESCALIER

### PREMIERE PARTIE

#### L'Héritage mystérieux

II (Suite.) \*

DANS LA NUIT

Autour, ce sont des camelots multiples, surgis de partout, allant n'importe où, vendant n'importe quoi. Ils émaillent le trottoir, la devanture des cafés, hurlant sur tous les tons, de la basse aux notes aiguës, tenaces, insistants, parfois doucement persuasifs, avec des mines de prières et des voix enrouées, pour offrir le peigne à barbe, la question du jour, la lampe de poche, le poil à gratter, la vérité sur les dessous de l'affaire Y, etc.

Ils s'égosillent, mêlant leur vacarme à celui des voitures, jusqu'à ce qu'ils restent à peu près seuls sur les boulevards assombris, veufs des lumières des brasseries, des théâtres et des bijoutiers, en la compagnie des demoiselles fardées qui s'entêtent au commerce, et des sergents de ville qui s'en vont par deux ou par trois, comme dit la chanson.

Chaque soir, le même spectacle se renouvelle, avec de rares variantes dans le programme.

Voilà pour le centre. Dans les quartiers de la périphérie, la scène change.

Certains arrondissements restent toujours peu animés.

D'autres quartiers, très bruyants, ne s'éteignent pas avant le jour, les établissements de plaisir ne ferment jamais leurs portes, vers la place Blanche et la place Pigalle.

Enfin, un peu partout, il y a des établissements peu surveillés, fréquentés par une clientèle qui ne varie guère, et alimentés vaillamment par des ressources louches.

Certains de ces lieux de divertissement sont pourtant prospères, et si les amateurs qui les fréquentent ne sont pas triés sur le volet, ils fournissent néanmoins des bénéfices appréciables aux tenanciers.

Il y a quelques années, sur le versant septentrional de la Butte-Montmartre, un de ces débits de boissons frelatées jouissait dans l'arrondissement d'une réputation particulière à cause de son sous-sol.

Ce sous-sol était fort banal en soi. Mais une vague société artistique y tenait ses assises, chantant ou déclamant à la fantaisie de chacun des élocubrations inédites et rebelles à toute censure, et cela suffisait pour donner à l'endroit une façon de sangsue qui satisfaisait beaucoup la clientèle de mœurs peu châtiées se réunissant là.

On y voyait des bohèmes de la dernière catégorie, crasseux et débouillés, des femmes de tous les genres, excepté le bon, quelquefois de jolies filles qu'une déché momentanée réduisait aux expédients, des individus bizarres, à mine antipathique, sans métier et peut-être sans domicile, et, certains soirs des calicots en bordée.

Néanmoins, il n'es'tait jamais passé de scènes sanglantes en ce cabaret pompeusement qualifié artistique.

Les consommateurs pouvaient donc s'y juger en sûreté, autant du moins qu'on peut l'être en un pareil endroit.

Ce soir-là, le sous-sol était relativement peu animé.

Dans le fond de la salle, déjà terriblement enfumée par les pipes constamment allumées, une demi-douzaine de bohèmes à cheveux longs, à feutres mous, et à vestes trouées aux coudes, regardaient mélancoliquement leurs bocks vides, tout en poursuivant une discussion esthétique. — Ils la croyaient telle.

Il était question de la décoration murale du caveau, en laquelle l'un d'eux, peintre, voulait illustrer son pinceau.

— La peinture, arguait-il, c'est la véritable illusion de la vie.

— Et la musique, alors ?  
— La musique, c'est l'illusion du rêve !  
— Peut-être. Et la femme ?

— Voyons, voyons ! La femme n'est pas une illusion ! C'est un mal nécessaire !  
— Oui, interrompit un chansonnier, et c'est pour ça qu'il ne faut peindre ici que des femmes ! Nymphes et déesses.

— Non ; l'art doit être voilé. Je ne ferai que des femmes habillées.

— Parce que c'est plus facile. Moi, je veux des nymphes.

— Eh bien tu les feras ! Ou bien tu me fourniras les modèles !

— Ah ça ! pour qui me prends-tu ?

La discussion s'échauffait. Elle fut interrompue par l'arrivée de deux personnages qui se placèrent discrètement à l'autre bout de la salle.

Les six bohèmes, piliers de la fameuse société artistique, arrêterent leur conversation pour glisser un regard inquisiteur vers les deux nouveaux venus.

Cela fait, ils se regardèrent ensuite les uns les autres, et hochèrent la tête en même temps.

— Connais pas !  
Telle était leur opinion unanime.

Intrigués par cette arrivée de clients inusités, ils se mirent à chuchoter tout bas sur leur compte.

Les personnages visés ne présentaient pourtant rien d'anormal dans leur attitude ni dans leur costume.

Ils s'étaient posément assis devant une table et attendaient que le garçon vint les servir.

L'un, le plus grand de beaucoup, portait un complet marron clair, et un melon de même couleur.

Il avait la face complètement rasée, le teint pâle, des yeux gris extraordinairement brillants, un nez fort, et une bouche très largement fendue sur une double rangée de dents blanches et longues.

L'autre, un tout jeune homme, blond, la levure supérieure décorée de soyeuses moustaches bien lissées, était un beau garçon. Le front élevé décelait l'intelligence, sous le large bord de son chapeau de feutre. Il dissimulait ses yeux derrière un lorgnon sans doute inutile, car il regardait généralement par-dessus ou par-dessous, et il paraissait se sentir mal à l'aise dans un veston droit, de mauvaise coupe, ouvert sur un gilet montant qui cachait la chemise de couleur ; le pantalon à carreaux, d'une mode surannée, lui emprisonnait les jambes et s'arrêtait à la cheville.

Les six bohèmes, après les avoir ainsi examinés, les déclarèrent suspects.

## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

**DISCUSSION TRAGIQUE.** — Un jeune homme de 18 ans, travaillant dans une fonderie, a rencontré dans la rue une jeune fille, sa voisine, se promenant avec sa sœur. Des explications ont eu lieu entre les jeunes gens. Sur une réponse de la jeune fille qui ne satisfait pas l'ouvrier, celui-ci lui porta plusieurs coups de couteau dans le cou et dans le dos. La jeune fille chercha à fuir, mais vint s'affaisser place de la Barre. Aussitôt secourue, elle a été conduite à l'hôpital où un docteur lui a prodigué ses soins. Son état est très grave. Le jeune homme, son coup fait, est entré chez lui où il a été arrêté. En voulant défendre la victime, sa sœur a reçu un coup de couteau qui lui a transpercé le bras. Le drame aurait été prémédité. Le jeune homme aurait déclaré à des amis qu'il tuerait la jeune fille si elle le délaissait.  
MACON.



**DÉCOUVERTE D'UN CRIME.** — Inquiets de n'avoir pas vu rentrer leur sœur, âgée de 41 ans, un fermier et sa seconde sœur se rendirent dans un champ où ils pensaient trouver leur parente. Ils n'y découvrirent que son cadavre. La pauvre femme, dont les vêtements étaient en lambeaux, avait été tuée à coups de revolver.  
AIX-EN-PROVENCE.



**LA FOLIE.** — Atteint subitement de folie, un jeune homme de 26 ans, habitant Cairanne et qui adorait ses parents, se précipita sur sa mère qu'il assomma. Ce forfait accompli, il se jeta sur son père qu'il frappa à son tour. Ce dernier est agonisant.  
AVIGNON.



**UN ATTELAGE QUI VERSE.** — Au moment où un train traversait un passage à niveau, un cheval, attelé à la voiture d'un fermier, prit peur et s'emballa. Il n'alla pas loin, car il tomba avec la voiture dans le fossé de la route. Des poseurs de la voie accoururent et purent dégager le conducteur qui n'avait aucun mal.  
CLUNY.

LA PRÉVENUE. — Dites donc, si j'ai du toupet, qu'est-ce que ça peut vous fiche ?... Est-ce que je vous reproche de n'avoir pas de cheveux ?

LE PRÉSIDENT. — Taisez-vous, ou je vous expulse.

LA PRÉVENUE. — Qué que ça veut dire expulser ?

LE PRÉSIDENT. — Je vous mets à la porte.

LA PRÉVENUE. — Ah ! bien, je ne demande que ça... j'ai même pris un avocat uniquement pour en arriver là.

(L'avocat se penche vers la prévenue, et, à voix basse, l'exhorte au calme.)

LE PLAIGNANT. — J'étais assis dans mon cabinet de travail, attelé à ma besogne quotidienne, lorsque cette femme fait irruption en hurlant :

« Misérable, à nous deux !!! »

Interloqué, je lui demande ce qu'elle veut.

« Vous avez suborné ma fille Paulette, me répond cette harpie, vous allez reconnaître son enfant !... »

Moi ! avoir suborné... (d'un air égrillard.) Eh ! eh ! il y a une trentaine d'années, je ne dis pas... mais aujourd'hui je suis sûr de moi.

— Vous vous trompez, madame, lui répondis-je, je ne connais même pas votre fille.

« Vous allez la connaître... »

Et elle me présente une de mes ouvrières qui paraissait, en effet, être dans un état intéressant.

De l'enquête à laquelle je me livrai, séance

tenante, il résulta que cette jeune personne échantillonnait chaque jour dans le bureau de M. Gustave, un de mes employés, et qu'ainsi...

LA PRÉVENUE, avec volubilité, comme récitant une leçon. — Ma fille a succombé en travail commandé, vous êtes responsable de son accident ; et vous êtes même deux fois responsable, puisqu'elle est dans cet état-là, du fait d'un de vos employés... Or, si un de vos employés est cause d'un accident, vous en êtes responsable !...

LE PLAIGNANT. — Cette femme parle comme un vieux procureur... ça doit être son avoué qui lui a appris ces phrases-là... A moi, elle s'est contentée de dire :

« C'est pas toi qui as fait le lardon, mais c'est tout comme... c'est toi qui paieras. »

Et, comme je lui intimais l'ordre de sortir, elle est entrée... dans une grande colère, et elle est tombée sur moi à bras raccourcis... Elle m'a arrangé de telle façon que j'ai dû garder le lit pendant quinze jours.

(Le président invite l'huissier à faire avancer à la barre M. Gustave, le jeune employé échantillonneur.)

C'est un garçon à l'air prétentieux et très pompadour.

LE PRÉSIDENT, sévèrement. — D'après la prévenue, vous auriez mis sa fille à mal ?

LE TÉMOIN, baissant le nez. — C'est-à-dire, voilà... Mlle Paulette entréait à chaque instant dans mon bureau pour m'apporter des échantillons... Elle était gentille, mais je ne lui accordais aucune attention spéciale... (Avec

# Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

**MINEUR ÉLECTROCUTÉ.** — Un accident mortel s'est produit aux mines du Nord d'Alais.

Un receveur au puits n° 1, étage 323, était en train d'encager des bennes de charbon, lorsque, par suite d'un faux mouvement, il vint à toucher un câble électrique.

Le chef de poste, qui se trouvait non loin de là, lui porta aussitôt secours. Aidé de ses hommes, il prit la cage et monta au jour la malheureuse victime.

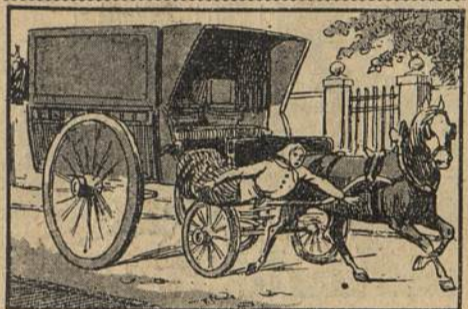
Un docteur, appelé en toute hâte, lui prodigua les soins nécessaires en pareil cas.

Le directeur de la Compagnie, les ingénieurs, le géomètre, chef des travaux, tout le haut personnel se rendirent sur le puits. On ne put, après plus de deux heures d'efforts, ramener à la vie la malheureuse victime.

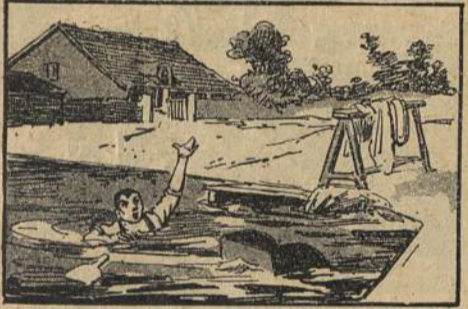
La victime laisse une veuve et une fillette de 3 ans. SAINT-MARTIN-DE-VALGALQUE.



**UN ENFANT BRÛLÉ.** — Après la clôture du marché de la halle, un enfant de cinq ans s'amusa à allumer les papiers jetés sur la voie publique. Un de ses papiers qu'il tenait à la main communiqua le feu à ses vêtements. Aux cris de l'enfant, deux passants accoururent et éteignirent les flammes. Mais l'enfant est gravement brûlé. GANGES.



**UNE FEMME ÉCRASÉE.** — Un cahot l'ayant fait tomber de la charrette sur laquelle elle était assise, une femme de 48 ans fut écrasée par les roues du véhicule qui lui passèrent sur le corps, lui fracturant la jambe gauche et provoquant des lésions internes. La pauvre femme a succombé à ses blessures. MONTPELLIER.



**UN BERGER NOYÉ.** — Employé comme berger chez un cultivateur, un jeune garçon de 15 ans se rendit au bord d'un grand bassin pour y laver son linge. Mais il se pencha trop en avant et il tomba à l'eau. Ne sachant pas nager, le pauvre petit berger se noya. GANGES.

Puis ils reprirent leur discussion au point où ils l'avaient laissée.

A ce moment, le garçon, — un maigre échala à sayates éculées et en tablier sale, — apporta deux cafés commandés par les compagnons si mal accueillis.

Le jeune homme blond jorgna avec une mine répulsive le liquide noirâtre qui fumait dans les verres encore poisseux du précédent sirop qu'ils avaient contenu.

L'individu en complet marron sourit, épanouissant sa mâchoire en un vaste four où brillaient les dents.

Le blondin accentua sa grimace.

— Ah! dame! dit l'autre à mi-voix, vous savez, à la guerre comme à la guerre, il ne faut pas faire le dégoûté, ici!

— Je m'en aperçois! murmura le jeune homme...

— Vous ne vous en doutiez donc pas, monsieur René?

— Mais si, Crock, un peu. Seulement, de loin, ça fait moins d'effet que de près!

— Regrettez-vous donc déjà d'être venu? Je vous en féliciterais, et entonnerais le Chant du Départ avec grand plaisir, car, jusqu'à présent, je ne vois rien de bien intéressant dans ce fameux sous-sol!

A son tour « monsieur René » sourit. Seulement, son sourire fut infiniment plus discret et plus gracieux que celui de Crock. Sa voix aussi était plus harmonieuse que celle de son compagnon qui avait, lui, un très léger accent anglais, presque rien, un soupçon d'accent, comme si c'avait été seulement la conséquence d'une imitation fréquente...

— Je ne regrette rien, dit René, et compte rester ici quelques instants encore. Mais, si vous vous ennuyez, mon cher Crock, je ne vous retiens pas, malgré tout le plaisir que me procure votre société. Je ne voudrais pas vous imposer...

— Vous plaisantez, vraiment! interrompit Crock. C'est moi qui ai tenu à vous accompagner, et je ne vous quitterai pas, quoi qu'il arrive, dans votre excursion, quand ce ne serait que pour vous arrêter au bord d'une imprudence!

— A la bonne heure! répliqua René, voilà qui est parlé, monsieur le Mentor! Vous êtes d'un conseil et d'un appui sérieux. Et quand je pense que mes amis s'indignent de mon amitié pour un clown! Ah! je vous ferai rendre justice!

— L'estime des messieurs que vous fréquentez, je m'en soucie autant que de ma première paire d'espadrilles, et elle est loin si elle court encore!

— Non pas! J'ai vraiment de l'affection pour vous, malgré votre richesse. Car, l'argent, à mes yeux, ça n'est pas une recommandation, au contraire... Mais vous avez d'autres qualités: vous êtes intelligent, brave, vous avez du cœur... Seulement, vous êtes jeune, vous êtes mou... Dans votre situation, on pourrait faire tant de choses si l'on voulait!

— Et moi, je ne songe qu'à m'amuser. Que voulez-vous? c'est de mon âge.

— Aussi je vous laisse faire! Mais je vous surveille, quand vous me le permettez.

— Je vous le permets toujours, Crock, parce que je vous crois mon ami!

— Et vous ne vous trompez pas, monsieur René, bien que ce soit assez bizarre, cette amitié qui unit un clown à un millionnaire. Il est vrai qu'il est aussi bizarre de voir le millionnaire dans un lieu comme celui-ci!... Mais n'insistons pas sur ce point, car voici du monde, à présent. A votre santé, j'ai soif, moi!

Le clown prit son verre. René resta immobile. Crock lui poussa le coude.

— Allons, dit-il à voix basse, vous voulez vous faire remarquer? Inutile de se déguiser pour l'incognito, alors!

— Vous avez raison, mais...

LE PRÉSIDENT, au témoin. — Enfin vous reconnaissez?...

LE TÉMOIN, vivement. — L'enfant?... jamais!... à cause de M. Célestin avec lequel elle a échantillonné aussi.

LE PRÉSIDENT étonné. — Célestin?... Vous voulez dire M. Gustave?...

LE TÉMOIN. — Il y avait M. Gustave, mais il y avait également M. Célestin... je lui ai, du reste, dit de venir à l'audience pour déposer de la chose... Il doit être quelque part par là.

(Se tournant vers le public: Ohé, Célestin, ohé!)

UNE VOIX DANS L'AUDITOIRE: — Ohouhoup!

LE TÉMOIN. — Aboule-toi, mon vieux.

LE PRÉSIDENT. — Le tribunal est suffisamment éclairé... Le témoin n'ayant pas été cité régulièrement, ne sera pas entendu.

LA VOIX DANS L'AUDITOIRE: — Ohouhoup!... alors je fiche le camp!

(L'huisier introduit Mlle Paulette. Cette jeune personne se présente, la figure enjouée dans son mouchoir de poche.)

LE PRÉSIDENT. — Approchez-vous, mon enfant... dites ce que vous savez... Est-ce M. Gustave?

Mlle PAULETTE, sanglotant. — Béééé!...

LE PRÉSIDENT. — Est-ce M. Henri? Mlle PAULETTE. — Bééé!...

LE PRÉSIDENT. — Alors c'est M. Célestin? Mlle PAULETTE, relevant la tête. — Pisque je peux pas vous dire!... j'ai consulté une somnambule, elle m'a répondu: « Attendez neuf mois, vous verrez à qui il ressemble. »

(suite.) S'il fallait répondre à toutes les avances des femmes, on n'en finirait pas!...

Un jour, cette demoiselle prend son pied dans une chaise, trébuche et tombe sur le dos... « Ah! n'insultez jamais une femme qui tombe! » dit le poète... je ne l'insultai pas... Mlle Paulette en fut si charmée, qu'elle n'entra plus dans mon cabinet sans faire un faux pas... c'en était fatigant à la fin.

LE PRÉSIDENT. — Alors vous reconnaissez les faits?

LE TÉMOIN. — Je reconnais les faits, mais je ne reconnais pas l'enfant!... Mlle Paulette avait déjà échantillonné avec M. Henri, dans le bureau à côté... c'était une petite...

LE PRÉSIDENT sèchement. — Allez vous asseoir!

LE TÉMOIN. — Il ne faudrait pas lui dire ça, elle se coucherait tout de suite!

(M. Gustave a fait citer M. Henri, son co-partageant, comme témoin.)

Celui-ci arrive tout pimpant, frisé au petit fer pour la circonstance, ce qui le fait ressembler à un chien caniche.

Il parle en s'écoutant et semble admirer tout ce qu'il dit.)

LE TÉMOIN, avec complaisance. — Je n'ai pas l'habitude d'abuser de mes avantages physiques auprès des dames... mais Mlle Paulette y mit tant d'insistance que je succombai...

LA PRÉVENUE, haussant les épaules. — Non, mais fait-il sa Sophie, ce type-là!

— Trinquez et buvez!

Le jeune homme s'exécuta et choqua son verre, puis le porta à ses lèvres sans absorber une goutte du breuvage qui lui répugnait.

D'une gorgée, le clown avait englouti le contenu de son verre dans son large gosier, sans une contraction.

— Compliments! murmura René.

Crock haussa les épaules.

— Bah! j'en ai vu bien d'autres! C'est ce qu'il vous faudrait, à vous!

Des groupes descendaient dans le caveau. Un surtout attachait une grande attention aux deux amis.

Il était formé par deux voyous assis à la table qui faisait vis-à-vis à celle occupée par Crock et René.

L'un d'eux, long gringalet à face blême, aux bras démesurés, au corps grêle sur lequel flottaient les vêtements trop amples, avait murmuré en s'asseyant :

— Ça sent le roussi, ici, ce soir!

Et son regard désignait les deux consommateurs suspects aux habitudes de l'établissement.

— Savoir! répliqua son compagnon, un gamin imberbe, court et râblé.

— En tout cas, ils sont louches, ces deux particuliers-là!

— Oui, mais je ne pense pas qu'ils rappliquent de la Sûreté.

— Quoi? Des rentiers, alors?

— Sais pas. Mais regarde-les bien. Il y en a un qui a l'air d'un étranger. L'autre, c'est un artiste.

— Tu blagues.

— Regarde ses mains. Monsieur n'a pas de gants, mais ses pattes sont fines et soignées: des ongles de jour de fête. Et sa moustache! Puis, tiens, penche-toi, reluque sous la table, il a un pantalon à la secousse, mais des bottines à la hauteur... C'est pas un de la rousse qui se chaufferait comme ça!

— C'est vrai, Charlot!... T'as du flair pour ton âge! T'iras loin.

Le clown et son élégant ami ne paraissaient pas s'apercevoir de l'attention dont ils étaient l'objet.

Ils s'étaient remis à causer.

— Ainsi, disait Crock, l'apparence de ce lieu ne vous décourage pas, vous persistez dans votre projet?

— Oui, vraiment. Qu'importe ce décor? C'est original, au contraire.

— Si vous voulez.

— Remarquez que je sortirai peut-être d'ici déseillé, et ne voulant plus revoir celle pour qui j'y suis venu.

— C'est possible.

— Mais, en attendant, je suis fort curieux de la regarder, incognito, comme vous dites, évoluer dans un milieu qui lui est propre, à ce que m'a assuré Landras.

— Votre ami, le peintre, vous a envoyé ci pour vous dégouter d'elle.

— Il y a apparence.

— Puisse-t-il y réussir!

— Moi, cela m'amuse.

— Cela ne vous amusera pas longtemps.

— Vous y mettez de l'acharnement, mon cher Crock. Prenez garde, je suis entêté, c'est un mauvais moyen pour me convaincre!

— Enfin, l'aimiez-vous?

— Jamais de la vie!

— Mais vous l'aimerez.

— On ne peut jamais répondre de ces choses-là. Cependant, franchement, je ne le crois pas.

— Nous verrons. Si je la connaissais, je pourrais augurer plus facilement. Est-elle jolie?

— Si vous voulez. Mais bien faite! Oh! admirablement faite!

(La suite au prochain numéro.)

# Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

**LA DIVORCÉE FURIEUSE.** — Un employé de commerce, âgé de 30 ans, en instance de divorce, passait rue Dauphine, lorsque survint sa femme. A la vue de son enfant, que son père tenait par la main, la jeune femme s'arrêta et, s'approchant d'eux, pria son mari de l'autoriser à embrasser le bébé, ce qui lui fut accordé.

Comme l'émotion se prolongeait, et que la jeune mère émettait la prétention d'emmener son enfant, une discussion s'éleva entre les deux époux, dégénérant bientôt en violente dispute, dans laquelle des passants attroupés finirent par prendre parti.

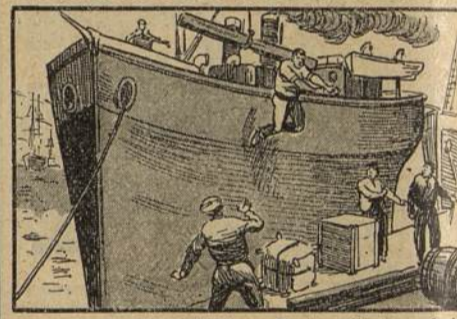
Soudain, trois individus, surgissant inopinément, tombèrent à bras raccourcis sur le mari... et prirent la fuite, après l'avoir roué de coups, aidés dans cette besogne par la jeune femme; le mari porte de nombreuses ecchymoses au visage. On ne sait si ces trois individus étaient des complices de sa femme, ou simplement des spectateurs ardents qui auraient pris parti contre lui. BORDEAUX.



**CHEVAL EFFRAYÉ.** — Au moment où un marchand de beurre passait rue de Pessac, avec sa voiture, et croisait un tramway, le cheval fit un mouvement brusque qui détacha son collier. Cet accident l'effraya et l'animal faisant un brusque écart, projeta le véhicule sur le trottoir. La femme du marchand, qui était assise à côté de son mari, tomba sur le sol où elle se blessa sérieusement. BORDEAUX.



**MORTS DANS LE FEU.** — Pendant que deux cultivateurs de Montbernard travaillaient aux champs, un incendie détruisit leur métairie. On ne put sauver leurs deux enfants, âgés de quatre et trois ans. Les pauvres petits périrent dans les flammes. TOULOUSE.



**ACCIDENT DU TRAVAIL.** — En travaillant aux docks à l'affrètement d'un navire, un manoeuvre passa près d'une poutre que hissait une grue. La poutre le heurta violemment et le projeta sur le sol. Le pauvre homme se brisa la jambe droite. BORDEAUX.

Ça m'a coûté vingt sous... j'en sais pas plus long.

LA PRÉVENUE. — Qu'ça vous fiche que ce soit Gustave ou Henri, c'est le patron qui paie la casse, c'est à lui d'élever le moucheron, ou y a plus de justice, mes bons juges!

Les bons juges condamnent Mélanie Fago à un mois de prison pour coups et blessures.

LA PRÉVENUE. — Et le gosse, c'est-y M. Bonhomme qui le nourrit?

Le municipal l'entraîne hors de la salle.

Elle se débat et bourre le garde de coups de poings en hurlant :

— C'est son gosse... il est responsable!

JULES DEMOLLIENS.

## UN DRAME EN JUSTICE DE PAIX

L'audience de la justice de paix du XI<sup>e</sup> arrondissement a été troublée, la semaine dernière, par un incident tragi-comique.

Le juge venait d'appeler à la barre une des plaignantes, une domestique de vingt-cinq ans, actuellement hospitalisée à l'asile des Sans-Travail de l'avenue de Versailles, qui réclama à une sage-femme du boulevard Voltaire trois mois de gages, que cette dernière refusait de lui payer.

Celle-ci déclarait, en effet, ne rien devoir à la bonne; et non seulement de nombreux témoins vinrent appuyer son dire, mais encore

elle produisit une lettre de la jeune femme dans laquelle celle-ci reconnaissait qu'elle avait consenti librement à travailler chez sa pseudo-débiteur pour s'acquitter envers elle des soins que la praticienne lui avait donnés gratuitement lors de couches récentes.

En voyant que cette preuve convaincante allait lui faire perdre sa cause, la jeune femme entra dans une violente colère. Tout d'abord elle arracha des mains du juge la fatale missive et la déchira rageusement en petits morceaux. Puis, brandissant un couteau acéré, elle se rua sur son adversaire et tenta de la frapper avec son arme. Par bonheur, des assistants réussirent à maîtriser la furie, tandis que la sage-femme, affolée et tremblante, allait se cacher sous le fauteuil même du juge, d'où elle ne consentit à sortir que lorsqu'elle vit sa farouche adversaire remise aux mains des agents.

La scène se termina chez le commissaire de police, qui, sans pitié pour les larmes et les remords un peu tardifs de la bonne, l'expédia prestement au dépôt.

## MATCH DE BOXE MORTEL

Au cours d'un match de boxe en 10 reprises, à Calgary, dans l'arrondissement d'Abertha (Etats-Unis), le boxeur américain Mac Arthy, à mis knock-out, à la première reprise l'Américain Arthur Oelkie, qui est mort en quelques minutes.

# LE SECRET DE GERMAINE

Grand roman dramatique

PAR LOUIS BOUSSENARD

## TROISIÈME PARTIE

### Revanche

#### XI (Suite)\*

Des semaines, puis des mois passèrent encore. L'enfant se développait admirablement, la mère attendait toujours. Il y avait déjà un an que Gaston était parti, suivi de son « fidèle » Laurent, dont l'affection ne se démentait pas.

Et Marquissette se disait : Encore un an... douze mois d'attente... il reviendra... il épousera sa Marie-Anne, et ma petite Jeanne aura un nom...

Les lettres arrivaient toujours, mais plus rares ; Gaston avait traversé le grand Océan, était passé au Japon, puis en Chine, et il avait l'intention de revenir en Europe après un séjour dans l'Inde.

Le ton de ses lettres était devenu plus brusque. Elles débordaient toujours de passion, mais on y sentait une sorte d'impétuosité que l'absence, la privation de l'être aimé, faisaient paraître plus vive encore.

Et Marquissette ravie se disait : « Cher Gaston ! comme il m'aime ! »

L'attente était longue et cruelle, mais l'enfant donnait à la mère d'admirables compensations, et la prochaine arrivée du voyageur faisait bondir le cœur de Marquissette.

C'était bientôt fini. Gaston revenait. Marquissette, devenue très forte en géographie, comptait les étapes et suivait avec une carte l'itinéraire.

Enfin, une dépêche annonça le retour du cher absent. Gaston débarquait à Marseille.

Dès lors, Marquissette ne vécut plus... Elle riait, pleurait, chantait, parlait à sa fille comme à une grande personne, faisait mille folies.

Enfin, elle entendit un roulement de voiture. Un pas nerveux dans l'escalier... elle ouvrit la porte, à demi défaillante, vit un homme basané, barbu, lui tendant les bras... elle allait s'y précipiter, quand un grand cri lui échappa :

— Tu n'es pas Gaston !... tu es Laurent !...

L'homme voulut payer d'audace, et d'un ton que le meilleur comédien n'eût pas désavoué, sanglota :

— Marie-Anne, chère bien-aimée... que dis-tu ?

« Eh quoi !... tu méconnaissais ainsi celui qui t'adore... Gaston !... le père de ton enfant... ma fille... ma chère petite fille... »

— Mensonge !... tu es Laurent !... — Laurent est mort de la fièvre des bois à Bombay.

« Je n'ai pas pu te prévenir... le navire qui me ramenait rapportait les lettres... »

— Tu mens !... Gaston est mort... tu l'as tué... oui, tu l'as tué... pour prendre sa place... usurper son nom... voler sa femme...

« Assassin !... assassin !... »

Il balbutia, devenu affreusement pâle : — Non !... je ne l'ai pas tué... je te le jure... il est mort... depuis plus d'un an, j'en ai les preuves... là... des papiers dans cette valise... un extrait de mort... rédigé par la chancellerie du consulat de France...

« Mort de la fièvre jaune... à Pernambouc... tiens... vois les attestations officielles... voici les signatures... les timbres... les cachets... »

« Non... je ne mens pas, c'est la vérité... Je l'ai soigné... j'ai fait l'impossible pour le sauver... »

— Tu mens !... oh !... je le sens...

— Alors, une pensée infernale a germé dans mon esprit... Je t'aime depuis l'enfance... tu le sais... je t'ai toujours adorée... oh ! follement... et sans espoir...

« Je me suis dit : Gaston mort... je vais prendre sa place... devenir le vicomte de Montdieu... continuer le voyage sous son nom... écrire à son père... écrire à Marquissette... »

« Puis, plus tard, j'offrirai à celle que j'ai tant aimée ce nom que Gaston lui eût donné s'il eût vécu... »

« L'enfant aura un père... le vieux comte Norbert est devenu presque aveugle... il ne s'apercevra de rien... Quant aux gens de l'entourage, à la famille, nous nous ressemblons si étrangement, que nul ne s'apercevra de cette substitution... »

Marquissette écoutait à peine ces paroles qui lui arrivaient vaguement aux oreilles.

La tête lui tournait, un vertige la faisait chanceler ; elle n'avait plus qu'une pensée qui lui trouait le cœur comme une pointe de couteau :

— Gaston est mort !... Gaston est mort !...

Laurent protestait toujours de son innocence et osait parler de son amour.

La malheureuse défaillait, prête à mourir aussi, tuée par ce coup terrible qui la frappait brutalement, en plein bonheur.

Une fièvre ardente la saisit et faillit l'emporter.

Laurent, qui l'aimait à sa manière, la soigna du mieux qu'il put ; et finalement lui annonça son intention de partir en Bretagne.

— Je dois, lui dit-il, jouer mon rôle jusqu'au bout et préparer ce pauvre vieillard à l'affreuse nouvelle... »

« Ah ! si pourtant il était possible de lui faire illusion, de remplacer pour lui ce fils qu'il croit vivant... »

« S'il pouvait ne pas avoir ta clairvoyance, ma pauvre Marie-Anne !... et prendre Laurent pour Gaston !... »

Marquissette l'écoutait à peine et silencieusement pleurait son cher mort.

Il partit enfin pour le château de Montdieu, laissant en dépôt à Marquissette les papiers de Gaston et promettant de revenir bientôt.

Trois jours après, elle recevait une lettre l'informant en quelques mots que le comte Norbert de Montdieu, à la nouvelle de la mort de son fils, venait de succomber aux atteintes d'une apoplexie foudroyante ; et c'était signé : Laurent.

La première pensée de Marquissette fut que le misérable avait assassiné le vieillard.

Elle savait Laurent capable de tout. Supposant que le comte Norbert avait découvert la fraude, Laurent, pour assurer son indigne supercherie, n'avait pas reculé devant ce crime qui assurait sa substitution.

Là-bas, en effet, tout le monde le prit pour Gaston de Montdieu, tant il lui ressemblait, tant il avait prises manières.

Il hérita du comte, après avoir conduit le deuil et pleuré hypocritement celui qu'il avait assassiné !

Il prit possession des titres, des domaines, du château. Il devint vicomte de Montdieu sans que personne pût se douter qu'il était le fils du garde-chasse.

Quand il eut rendu à sa victime les derniers devoirs, quand il fut entré dans le personnage du mort aux yeux de la justice et de la population tout entière, il revint à Paris, en grand deuil.

Il accourut près de Marquissette, renouvela ses protestations et osa encore lui parler de son amour.

Celle-ci, dont le cœur était mort avec Gaston, repoussa ses propos avec indignation et lui intima l'ordre de cesser toute visite

En vérité, elle ne pouvait supporter sa vue.

Laurent, voyant que décidément il lui faisait horreur, comprit la faute qu'il avait faite en lui laissant les papiers de Gaston, et surtout en lui écrivant de Montdieu que le comte Norbert avait succombé à une attaque d'apoplexie en apprenant la mort de son fils.

Il lui réclama d'abord très doucement tous ces documents qui avaient pour lui une importance capitale.

Marquissette refusa. Par un de ces actes de prévoyance qui semblent une sorte de divination, elle les avait mis en sûreté, sachant qu'elle avait tout à craindre de cet homme. Oui, tout ! de sa haine et surtout de son amour.

En effet, il pria, supplia, injuria, menaça, et Marquissette vit bien qu'elle avait raison d'appréhender les élans de ce caractère de fer qui ne reculait devant rien.

Il partit en disant :

— Vous avez des armes contre moi, mais prenez garde !

« S'il vous arrivait de jamais rien entreprendre contre moi, les plus grands malheurs fondraient sur vous. »

Il alla, dès lors, un peu dans le monde, mais très discrètement, ne se sentant peut-être pas le pied assez sûr, et déjà pris d'une de ces fringales de plaisir auxquelles il devait tout sacrifier.

Six mois après, il revenait près de Marquissette et plus que jamais insistait pour être mis en possession des papiers. Il sentait qu'il n'y avait pour lui aucune sécurité tant que ces pièces demeuraient en la possession d'une femme qui le haïssait.

Il offrit de les acheter un prix considérable, et comme Marquissette refusait impitoyablement, il partit en lui lançant ce regard terrible qu'elle lui avait vu jeter jadis à l'infortuné Gaston de Montdieu.

Elle eut cependant la force de lui dire :

— S'il m'arrivait malheur, plainte serait portée contre vous... et les papiers de Gaston seraient remis au procureur. Huit jours après, son enfant lui était enlevée pendant un sommeil de plomb qui l'avait envahie pendant son repas.

Quand elle s'éveilla, le berceau était vide, la femme de ménage complice du misérable était en fuite, et sur le petit oreiller il y avait une lettre piquée avec une épingle :

« Vous ne reverrez pas votre enfant. « Sa vie est la garantie de ma sécurité. « Nous sommes aujourd'hui à deux « de jeu. Un seul mot et elle est sacrifiée « sans pitié. Si vous vous taisez, elle « sera heureuse... »

C'en était trop pour la malheureuse mère. Il lui sembla que son cerveau craquait et que par la fissure s'envolait pour jamais la raison.

Frappée d'une congestion cérébrale, elle fut transportée, sans en avoir conscience, dans un hospice, et resta des semaines entre la vie et la mort.

Puis, après un temps dont elle ne put apprécier la durée, elle s'éveilla, comme d'un cauchemar, dans cette maison qu'elle n'a pas quittée depuis.

Vous saurez comment et dans quelles circonstances elle y demeura, et sut que sa fille vivait...

L'entretien fut brusquement interrompu par l'arrivée de la gardienne Joséphine, qui entra lourdement, et dit avec un gros rire :

— En voilà une causette... excusez !... on voit bien que vous ne vous embêtez pas...

« C'est assez pour aujourd'hui... »

« Demain vous recommencerez... »

Silencieusement, mais avec un regard où elles mirent toute leur âme, les deux femmes se serrèrent énergiquement la main et docilement se séparèrent.

Lelendemain, qui allait être le cinquième jour de la captivité de Germaine, celle-ci se préparait à aller voir sa nouvelle amie, quand la garde vint lui dire qu'elle serait visible seulement dans la soirée.

— Je pense, dit-elle, qu'il ne lui est rien arrivé ?

— Non, rien de bien grave ; mais elle a eu une crise de nerfs, et le docteur a recommandé qu'on ne la fit pas trop causer...

« Ça lui arrive parfois. »

A quatre heures après midi, Germaine allait demander à Joséphine si elle pourrait bientôt se rendre au pavillon, quand elle entendit dans le couloir sablé un pas qui la fit tressaillir.

La porte s'ouvrit toute grande, et la garde annonça sans même demander si on pouvait recevoir :

— M. le comte de Mondieu !

#### XII

Le comte salua Germaine qui froidement le regardait venir, sans qu'un muscle de son visage tressaillît, sans que rien dans son maintien trahît les battements précipités de son cœur.

Lui aussi était violemment ému, très pâle, avec un rictus mauvais dans les lèvres, une flamme ardente aux yeux.

— Germaine, dit-il, une funeste méprise vous a fait retenir ici de force...

« Je viens vous délivrer... »

— Un peu tard, après m'avoir fait emprisonner et violenter indignement.

« Mais, puisque vous venez, comme on dit au théâtre, pour « briser mes fers », faites-moi sortir, et n'en parlons plus.

Cette liberté d'esprit désarçonna pour un moment le visiteur qui répondit :

— Mais auparavant, nous devons avoir un entretien très sérieux pour bien établir nos situations respectives.

— Alors, vous voulez me vendre ma liberté !... me poser des conditions, en un mot, bénéficier du guet-apens où vous m'avez fait tomber.

— Il n'y a ici qu'un homme qui vous aime ardemment, follement...

« Cet homme fera tout ce que vous voudrez... »

— A la condition que je lui cède...

« Nous verrons cela. »

« Mais je désirerais savoir avant tout si c'est au comte de Montdieu ou à son Sosie, le sieur Laurent Chalopin, que j'ai affaire. »

Montdieu, qui s'attendait sans doute à cette question, eut un sourire triste et répondit :

— Ah ! vous avez causé, je le vois, avec cette pauvre folle.

« Voyons, Germaine, une femme comme vous devrait se méfier des histoires absurdes que débitent ces malheureux déments avec toute l'apparence de la raison. »

— Vraiment, Marquissette, selon vous, serait folle ?

— A lier !...

— Permettez-moi d'en douter.

— Interrogez ici tout le monde et l'on vous répondra qu'elle est atteinte du délire de la persécution et qu'elle raconte à qui veut l'entendre une histoire à dormir debout, mais navrante en ce qu'elle peut égarer le jugement des gens qui, comme vous, l'ont écoutée avec crédulité.

— Soit ! alors vous êtes bien réellement le comte Gaston de Montdieu ?

— Oui, et si vous doutez à la fois de ma parole et de toutes les certitudes imaginables, je pourrai vous en fournir la preuve.

— Ce qui d'ailleurs ne vous empêche pas d'être également le signor Gaëtano...

Montdieu, en entendant ce nom, eut une affreuse contraction des mâchoires, et crispa les poings comme s'il allait se ruier sur l'imprudente qui l'osait ainsi braver dans cette sinistre maison où il semblait commander en maître.

— Le signor Gaëtano, dit-il d'une voix sourde, je ne comprends pas.

— Mais si, vous savez bien : le signor Gaëtano, le gentleman de grands chemins, qui détrouse et rançonne les voyageurs... très fort en hypnotisme... suggère des choses... a inventé la filouterie à la suggestion mentale...

— Je ne sais pas ce que vous voulez

\* Voir les numéros 186 à 231.

dire, fit Montdieu avec un étonnement joué en comédien consommé.

— Cependant je ne tiens pas ce renseignement de Marquissette, la soi-disant folle.

— Et le personnage qui me l'a procuré est absolument digne de foi.

— D'où je conclus que le comte de Montdieu, gentilhomme très fin de siècle, redevient parfois moyenâgeux et s'adresse au brigandage, comme autrefois ces bons seigneurs féodaux.

Montdieu s'approcha de Germaine à la toucher, et, la regardant fixement, s'écria de sa voix cassante.

— Et quand bien même cela serait !

« La lutte pour la vie n'est-elle pas assez rude pour légitimer parfois certaines interprétations légèrement fantaisistes du droit et de l'avoiron... »

« Est-ce qu'on ne vole pas un peu... »

beaucoup, même, de nos jours... Est-ce que la haute filouterie n'a pas pignon sur rue, maison de campagne, équipages, bois, forêts, étangs, chasses gardées, table ouverte et... considération !

« En vérité, cela ne serait point banal, de ressusciter Fra Diavolo, de faire une saison au boulevard, une autre dans la montagne, couper la bourse à des Anglais voyageant par bandes, en complets à carreaux, et faire la fête avec cet argent idiot ratissé à des imbéciles qui gâtent les paysages, encombrant les hôtels et trimbalent des femmes lauréates du grand prix de laideur ! »

— Possible, fit Germaine d'un ton railleur.

« L'agence Cook n'a qu'à se défendre ou à payer une prime d'assurance... »

« Je me moque un peu de l'Angleterre, moi ! »

« Mais je suis partisan de l'alliance franco-russe, non seulement entre nations mais entre particuliers... »

— Encore Béréssoff, gronda le comte d'une voix sourde.

— Encore et toujours Michel, prince Béréssoff... oui, M'sieu Chalopin... Laurent.

— Il est fou, lui aussi !

— Non ! guéri et se souvenant... de tout !

— Et que m'importe, à moi, ce Cosaque du boulevard des Italiens ?

— A vous... je le veux bien... »

« Mais à moi, il m'importe beaucoup. — Vous l'aimez peut-être ? »

— Je l'aime... certainement, et à l'adoration.

— Ah ! prenez garde !

— Eh quoi ! je n'ai même pas le droit d'aimer qui bon me semble ?

— Vous me bravez !

— Non, mais je vous hais et je vous méprise.

— Encore une fois, prenez garde !

« J'ai pu être faible vis-à-vis de vous, au point d'en perdre la tête... »

« Mais tout a une fin. — Oh ! tant mieux ! vous allez donc abrégier votre visite... »

— Tenez... je vous hais tellement à l'instant précis où je vous parle, que je suis capable de vous tuer.

— Essayez ! fit simplement Germaine en se campant aussitôt résolument devant lui.

« Je ne me suis pas gênée pour brûler la cervelle à votre Maltaverne qui allait assassiner un ami bien cher... »

« Je suis sans armes, mais je suis aussi brave et plus résolue que vous... plus forte peut-être. »

Le comte reprit, en grinçant des dents : — Oui... vous tuer... quitte à me faire justice après.

Germaine l'interrompit par un éclat de rire qui l'exaspéra jusqu'à la folie, jusqu'au délire.

Il poussa un cri rauque, un hurlement de bête humaine arrivée au paroxysme de la fureur et de la rage, et gronda en se ruant sur elle :

— Oh ! l'étrangler en la possédant une dernière fois, lui ouvrir la gorge d'un coup de dent, boire son sang... et aspirer son dernier souffle... »

Germaine, le voyant arriver d'un bond, recula légèrement son buste puis, au moment où il allait l'enlacer, elle lui darda aux yeux l'index et le médius de la main droite écartés en forme de V.

Les deux doigts aux ongles roses en amande, projetés avec une précision inouïe, arrivèrent en plein aux yeux du bandit, qui, à demi aveuglé, poussa un hurlement de rage.

Germaine eut un nouvel éclat de rire

plus vibrant et plus ironique encore.

— Ah ! vous n'avez point affaire à vos pimbèches de la haute qui ne savent passe défendre.

« Je suis du peuple, moi ! »

« Et le peuple a bec et ongles ! »

« Je n'ai pas bu de narcotique, aujourd'hui... »

Le comte de Montdieu n'y voyant plus, endurait un supplice à la fois douloureux et grotesque. Il s'agitait comme un forcené, frottait ses yeux endoloris et emplis de sang extravasé...

Il grondait, blasphémait, essayait de rejoindre Germaine, qui agilement lui échappait et méditait de l'abattre par un nouveau coup.

— Ah ! prenez garde ! lui dit-elle avec un rire qui cinglait comme une lanterne.

« Vous allez être à la fois odieux et ridicule. »

« Je vais vous crever les yeux... »

« C'est ce qu'on appelle le coup de

« J'avais défendu que personne entrât ici... »

— On s'est passé de votre permission, m'sieu le comte, riposta la femme.

« La grosse Joséphine est ivre-morte, par mes soins... et moi qui n'ai pas d'ordres à recevoir de vous, je prends sa place... « Ça vous va-t'y, ou ça vous va-t'y pas ?... »

« Moi, m'en fiche ! »

Le comte, présentant un auxiliaire pour Germaine, tira de sa poche un poignard à lame courte et aiguë et voulut frapper cette gardienne qu'il ne connaissait pas.

Avec une aisance parfaite, la femme releva le bas de sa jupe et allongea au bandit, un peu au-dessus de la cheville, un formidable coup de pied, une de ces ruades courtes et serrées qui froissent la peau, écrasent la chair, et parfois éclatent les os.

Le comte poussa un hurlement et tituba, près de tomber.



LE SECRET DE GERMAINE. — « Tu n'es pas Gaston !... » — « Tu es Laurent !... »

fourchette, et j'ai appris cela de mon ami Bobino... »

« Vous savez bien, celui que vous avez voulu faire assassiner... le brave ouvrier typographe... mon futur beau-frère... enfin Bobino. »

Deux coups secs frappés à la porte interrompaient la phrase et, avant que Germaine ait eu le temps de crier d'entrer, la serrure grinçait, la porte s'ouvrait, une voix joyeuse répondait :

— Bobino ?... voilà !

Une femme, vêtue du costume des gardiennes de la maison de santé, pénétrait dans la pièce et fermait la porte à double tour.

Assez grande, assez forte, le poitrail rebondi, cette femme s'avançait d'un pas déléuré vers Germaine qui se tenait au pied de son lit, ne sachant que penser de cette apparition, soudaine de ce nom de Bobino jeté par la nouvelle venue.

Montdieu, les paupières clignotantes, les yeux suintant des larmes et du sang, s'écria furieux :

— Qui êtes-vous ?

« Que venez-vous faire ? »

— La revanche du sexe faible, flûta la voix de la gardienne.

« C'est ce qui s'appelle être joliment rossé par des femmes, ça, m'sieu le comte. Et la femme, qui gouaillait de plus en plus, releva de nouveau en riant sa jupe et dit :

— Faites excuse si je montre mon mollet... mais, c'est pour le bon motif.

« Eh ah ! donc... »

Un nouveau coup de pied, lancé avec une maestria endiablée, atteignait en pleine poitrine le comte qui tombait en laissant échapper un sourd grognement d'homme assommé, tout à fait incapable de mouvement.

— Et maintenant, ma chère Germaine, continua cette étrange femme, empoignez les pattes du client... passez-lui la camisole de force... »

« Il est hors de combat... il ne bouge plus... »

« C'est le moment d'agir ! Ces mots, prononcés avec une voix qui n'était plus changée, une voix possédant de graves intonations masculines, fit sursauter Germaine.

— Bobino !... c'est Bobino !... »

— Appelez-moi donc Bobinette... rapport au costume.

— Vous ici ?... »

— Chut !... patinez-vous et surtout ficelez rapidement et proprement m'sieu le comte.

Bobino lui enlevait en même temps son poignard et lui attachait les jambes, pendant que Germaine lui entravait solidement les bras.

Pour plus de précaution, Bobino lui appliquait un foulard sur la bouche, le soulevait, puis l'allongea sur le lit, et, cette besogne terminée en un clin d'œil, tendait la main à Germaine en disant :

— Et ça va toujours comme vous voulez ?

Prise d'un fou rire, Germaine, malgré la gravité de la situation, serrait cette brave et loyale main et pouffait en examinant l'accoutrement de l'ouvrier typographe.

— Mais, c'est qu'on dirait une vraie femme !

« Vous êtes déguisé à ravir... »

— Eh !... eh !... on fait ce qu'on peut.

« Par exemple, j'ai dû sacrifier mes moustaches. »

— C'est étrange, en vérité.

— Quoi donc ?

— Ainsi costumé, vous ressemblez d'une façon stupéfiante à...

Puis, entendant Montdieu râler sous son bâillon, et ne voulant pas qu'il entendit, elle s'approcha du jeune homme et lui dit tout bas à l'oreille :

— A Suzanne de Montdieu, la fille de ce bandit, et plus encore à une pauvre femme que vous verrez bientôt.

« Ah ! si nous pouvions cependant la faire évader ! »

— Mais, pour peu que cela vous soit agréable, il sera très facile de l'emmener avec nous.

— Nous partons donc !

— Vous êtes donc bien ici ?... Est-ce que vous avez, par hasard envie d'y faire un bail ?

— Non ! mais les moyens de sortir ?

— Ça, c'est mon affaire.

« Tout ce que je puis vous dire, c'est que nous filons ce soir, et raide. »

— Mais enfin, mon cher Bobino, expliquez-moi donc comment vous vous trouvez ici... sous ce déguisement... »

— Venez devant la porte ; je vais vous dire ça en deux mots et à voix basse, rapport à m'sieu le comte, qui ne doit rien savoir.

« Et puis, nous avons le temps de causer, car il faut attendre la nuit. »

« Vous pensez, ma chère Germaine, combien nous fûmes inquiets en ne vous voyant pas arriver à la station du Vésinet, où nous vous attendions, Mathis et moi, avec la voiture. »

« Le lendemain ce fut pour nous une certitude : Germaine est séquestrée là-bas, dans la maison de santé. »

« C'était tout de même rudement imprudent, ce que vous faisiez là. — Il le fallait. »

— Je ne dis pas non ; mais je frémis encore en pensant aux dangers qui vous menaçaient.

« Enfin, bref, il n'y avait pas à essayer d'entrer par les moyens ordinaires dans cette satanée boîte, et il fallait tout de suite tirer des plans sans perdre un moment. »

« J'étais en train de me casser la tête, quand machinalement je songai au directeur de la maison de santé : le docteur Castanet. »

« Castanet, c'est le frère de Liche-à-Mort. Liche-à-Mort, c'est le vieux matou de la mère Bachu, et la mère Bachu, c'est la maman d'Andréa. »

« Et je me dis : C'est de là que nous viendra le salut. »

— Comment cela ? interrompit Germaine.

— Vous allez voir.

(La suite au prochain numéro.)

# L'INCONSOLÉE

Grand roman de Passion

PAR JULES MARY

## DEUXIÈME PARTIE

### Par les grandes routes

#### VII (Suite.) \*

Elle a pourtant bien entendu. Cette voix part de la fenêtre... Elle s'élançe... Oui, quelqu'un est dans la cour, qui frappe aux carreaux... Elle ne voit pas... Le mur voisin rend la nuit trop obscure, elle ne peut rien reconnaître... Mais c'est Charlot, son cœur le crie, c'est Charlot... Et cette fois, non plus en rêve, c'est bien vraiment qu'elle l'appelle, ivre, folle de joie :

— Charlot ! mon Charlot ! !

Elle ouvre la fenêtre bien vite et accroche ses petites mains aux barreaux. Et elle se penche. Elle regarde, fiévreuse.

— C'est toi, Charlot ?

Un cri de joie lui répond.

— C'est toi, Bertine ?

Et leurs mains se serrent, Charlot les prend, les presse en pleurant contre son cœur, les embrasse de toutes ses forces.

— En prison, dit-il te voilà en prison !

— Oui, et je ne l'ai pas mérité... Je n'ai rien volé...

— N'est-ce pas que tu n'es pas une voleuse ?

— Le croyais-tu ?

— Oh ! non.

— C'est Mabillot qui est cause de tout.

— Je m'en doutais !

— Oui, mais ce que tu ne sais pas, c'est qu'il a voulu faire de moi sa maîtresse, après ton départ, mon Charlot. Moi, j'ai refusé. De là sa haine... De là sa vengeance...

— Ah ! le misérable ! Si je le tenais... Maudits barreaux !

— Que fais-tu, mon Charlot ?... Qu'est-ce que tu essayes ?

Charlot tentait d'arracher les barreaux.

— Il me faudrait un outil.

— Tu en trouveras dans le hangar...

Tu veux donc me délivrer ?

— Oui... je me suis sauvé de la colonie pénitentiaire pour venir te rejoindre...

Nous fuirons... Nous vivrons comme nous pourrons... ou bien, si nous ne pouvons vivre, nous mourrons ensemble, voilà tout...

— Vite, vite, mon Charlot... car j'ai le pressentiment que le contremaître reviendra me voir encore pendant la nuit.

L'enfant courut au hangar, y découvrit une pince. En cinq minutes, il eut creusé la pierre et descellé un barreau. Le passage était suffisant. Bertine sauta dans la cour. Les deux enfants s'étreignirent.

— Oh ! que je suis heureuse ! disait Bertine.

— Ce n'est pas fini. Ne te réjouis pas trop !

Il lui prit la main et l'entraîna. Derrière le mur du jardin potager on entendit gronder Bull. Bertine trembla.

— N'aie pas peur ; c'est un ami.

Il aida Bertine à grimper sur le mur. Quand il y fut, il parla à Bull, l'apaisa, descendit et lui donna le reste de son pain.

Pendant ce temps-là, Bertine descendait elle-même. Bull se laissa caresser par elle.

Ils traversèrent le jardin et bientôt furent dans la campagne. Tout en marchant très vite, Charlot disait :

— Écoute, Bertine. Si nous nous attardons aux environs de Saint-Remy, on aura bientôt mis la main sur nous. Es-tu assez forte pour marcher toute la nuit, malgré le froid, malgré la neige...

— Je n'aurai pas froid, Charlot, je te le promets.

Ils ne pensaient plus à tout ce qu'ils avaient souffert dans le passé ; ils ne pensaient pas au froid aigu de cette nuit de plein hiver qui les faisait grelotter malgré eux ; ils ne pensaient pas aux misères qui seraient leur vie du lendemain et des jours suivants. Ils ne pensaient qu'à une seule chose, c'est qu'ils étaient en-

— Ne me laisse pas seule. J'aurais peur.

— Cinq minutes seulement. Et je n'irai pas loin. Je vais me mettre à chanter. Tu m'entendras. Ça te rendra du courage.

Il partit, en chantant.

Le matin approchait. La lune avait

se reposer. Charlot, dans une coupe voisine, avait trouvé des fagots et avait confectionné une hutte. Bertine, à l'abri, les pieds au feu, dormit pendant une heure, doucement sur son épaule.

Il n'osa faire de mouvement pour la réveiller.

Il la regardait avec une tendresse infinie. Le jour était venu ; il pouvait maintenant la voir et l'admirer. Malgré les émotions des derniers jours, malgré la grande fatigue de cette première nuit, malgré la faim, elle avait la figure reposée et souriante. Même, dans son sommeil, on devinait qu'elle était heureuse de se trouver près de son Charlot. Il lui tenait les deux mains et embrassait, du bout des lèvres, ses cheveux dénoués.

Et pour ne point la réveiller, il n'osait entretenir le feu.

Ce fut une sensation de froid qui la réveilla.

— Tiens, j'ai dormi ! dit-elle en riant...

Et secouant sa chevelure en désordre, qu'elle essaya d'arranger tant bien que mal :

— J'ai dormi, et j'ai fait un joli rêve... J'ai rêvé que nous n'étions plus seuls, comme aujourd'hui... qu'une dame nous protégeait, qui avait une figure bien triste et bien douce, qu'elle nous embrassait tous les deux avec la même tendresse...

— Ah ! dit Charlot... Et cette femme, tu l'avais déjà vue ?

— Non.

— Et qu'est-ce qu'elle était ?

— Je ne sais pas, Charlot, mais je l'appelais maman... et je répondais à ses caresses par des baisers bien forts.

Ils se furent, soudain.

Ce simple et gentil mot de *maman*, jeté ainsi dans leur vie, dans leur abandon de pauvres êtres martyrs, les avait tout à coup bouleversés...

Il fallut songer à partir. Ils ne pouvaient rester là plus longtemps.

Ils avaient faim.

Ils prirent la grande route qui traverse le bois et marchèrent jusque vers le milieu du jour. Vers midi, ils entendirent une cloche résonner. Et presque aussitôt ils se trouvèrent hors du bois.

Devant eux, dans la plaine, un gros village. C'était Solre.

Éparpillées dans la plaine, jusqu'au plus lointain du paysage, des fermes, des fabriques, des usines.

Et le ciel était tout chargé de nuages amassés par les longs panaches de fumée qui s'échappaient des usines.

— Là, dit Bertine, nous trouverons à manger. J'ai bien faim, mon Charlot.

Il avisa une maisonnette pauvre sur le bord du même bois. Elle était bâtie en terre avec un toit de tuiles rouges, derrière il y avait cinq ou six remises à porcs et, tout autour, un jardin, fermé par une haie d'épines vives.

— Entrons, dit Charlot.

Ils ouvrirent dans la haie une barrière faite de genêts entrelacés et suivirent un sentier qui menait à la maison.

Une femme sortit aussitôt.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? dit-elle, soupçonneuse.

Elle était maigre, toute petite et comme recroquevillée. Son visage était brun, tirailé de rides, percé de deux yeux noirs, inquiets et très brillants. L'allure point méchante.

— Nous venons de loin, nous cherchons de l'ouvrage et nous avons bien faim, madame, dit Bertine.

— D'où venez-vous ? Où habitent vos parents ?

— Nous venons de Maubeuge. Nous n'avons pas de famille...

— Qui prenait soin de vous ?

— Personne !

— C'est impossible...

Charlot s'enhardit. Si cette femme les interrogeait, c'est qu'elle s'intéressait à eux. Il crut qu'il ne fallait pas mentir.



LE SECRET DE GERMAINE. — Bobino lui enlevait son poignard, et lui attachait les jambes.

fin réunis et ils se trouvaient heureux. Cependant quand ils eurent marché pendant trois ou quatre heures, il fallut bien se reposer.

Charlot avait grand'faim, Bertine aussi. La soif les torturait.

Ils avaient pris, naturellement, la route de Belgique.

— Comme cela, disait Charlot, en nous tenant à deux pas de la frontière, si les gendarmes veulent te reprendre, nous aurons bientôt fait de passer à l'étranger, nous sommes courageux et travailleurs ; nous trouverons de l'ouvrage.

Ils arrivaient sur la limite de la forêt qui entre en Belgique par ses ramifications. En cas de poursuite, ils pouvaient se jeter dans le bois et échapper longtemps aux recherches.

Epuisée de fatigue, Bertine dut avouer qu'elle ne pouvait plus faire un pas.

Charlot retira la neige sur un tronç d'arbre à demi pourri.

— Assieds-toi, dit-il, je vais essayer de ramasser du bois. J'ai des allumettes et un morceau de journal. Nous ferons un feu de sarments,

disparu. La nuit était encore épaisse et le vent, qui venait de se lever, mugissait lamentablement dans les arbres.

Bertine frissonnait. Elle entendait pourtant la voix de Charlot et malgré tout elle avait peur.

Mais bientôt l'enfant revint.

— Suis-moi, dit-il. Dans l'intérieur du bois, tu ne sentiras pas le vent, comme sur la bordure, et je t'ai allumé du feu...

En effet, à quelques centaines de pas, un feu brûlait.

Les deux pauvres petits s'agenouillèrent tout près, se réchauffèrent avec de petits rires de bonheur.

— Si tu étais une vraie femme, dit tout à coup Charlot, tu t'installerais ici, pendant que moi je tâcherais aux environs de découvrir une ferme, et d'y trouver un peu de pain. Moi, je n'ai rien à craindre, de ce côté. Si les gendarmes te cherchent, ils ne feront pas attention à un garçon. Qu'en dis-tu ?

— Non, mon Charlot, je te suivrai partout.

— Ce sera comme tu voudras.

Il l'embrassa. Elle lui rendit son baiser.

Ils restèrent là deux ou trois heures à

\* Voir les numéros 219 à 231.

— Nous sommes à l'Assistance publique...  
— Ah! je m'en doutais...  
Et après un long silence :  
— Entrez! Vous mangerez tout votre saoul!  
Et elle les fit passer devant elle sans cesser de tricoter.  
C'était un intérieur pauvre de paysan, mais très propre. Les meubles étaient luisants. Nulle part un grain de poussière. Il y avait sur le feu une énorme chaudière accrochée à la crémaillère. Elle souleva le couvercle. La chaudière était pleine de pommes de terre.  
— C'est la pâtée de mes pores! dit la paysanne. Mais les pommes de terre qu'ils mangent, c'est les mêmes que celles que nous mangeons... En voulez-vous?...  
— Oh! oui, madame, oh! oui!  
Et leurs yeux brillaient. Et leurs lèvres s'entr'ouvraient.  
— Il y en a des pourries. Choisissez celles qui ne le sont pas...  
Ils obéirent, en prirent quelques-unes. Elles étaient brûlantes. Cela les fit rire. La paysanne leur coupa deux lourdes tranches d'un pain de ménage dont la croûte était blanche de farine. Elle leur mit une poignée de sel sur un bout de table, un cruchon d'eau et deux verres.  
— Voilà! dit-elle. Mangez à votre appétit.  
Elle s'assit, les pieds sur sa chaufferette et tricota sans paraître s'occuper d'eux. Ils mangèrent. Comme cela leur paraissait bon! Et leurs yeux rieurs et reconnaissants remerciaient la vieille.  
Charlot lui demanda :  
— Oh! madame, puisque vous êtes si bonne, vous devriez nous dire où nous pourrions trouver à travailler...  
— Je vous emploierai peut-être, moi, dit-elle.  
— Et nous resterions ici?  
— Oui.  
— Et nous gagnerions notre vie?  
— Cela dépend de vous.  
— Oh! madame, qu'est-ce qu'il faudrait faire?...  
— Mangez... Mon fils vous expliquera ça.  
Ils ne se firent pas prier. Ils puisaient dans la grande chaudière, éprouvaient en se brûlant les doigts, trempaient dans le paquet de sel et avalaient glougloument.  
Enfin, ils furent rassasiés.  
— Chauffez-vous, dit la paysanne, mon fils ne sera pas longtemps avant de rentrer.  
Une heure après, environ, on entendit des pas crier sur la couche de neige dans le jardin.  
— Voilà Jennekin, mon fils, dit la vieille sans se déranger.  
Un jeune homme entra et jeta un coup d'œil surpris sur les deux abandonnés. Il était petit et d'allure chétive. Il ressemblait étonnamment à sa mère. Il pouvait être âgé de vingt-cinq ans. Ses yeux noirs, très brillants, exprimaient, comme ceux de la mère, une sorte d'inquiétude mêlée d'astuce.  
La mère et le fils se mirent à parler très vite, dans un patois que Charlot et Bertine ne comprenaient pas. Quelques expressions seulement leur rappelaient des mots déjà entendus à Saint-Remy. Mais ils ne saisirent pas le sens des phrases.  
Puis Jennekin vint à eux.  
— Vous voulez travailler?  
— Oh! oui! oh! oui! monsieur.  
— Ce sera dur... très dur...  
— Nous sommes forts...  
— Bien. On verra.  
— A quoi nous occuperez-vous, monsieur? dit Bertine.  
L'homme eut un vague sourire.  
— Je vous dirai ça, mais reposez-vous aujourd'hui. Demain nous irons faire un voyage. Vous m'accompagnerez et je vous expliquerai ce que j'attends de vous.  
La paysanne fit un lit dans la cuisine pour Charlot et dans un cabinet où elle couchait installa un autre lit pour Bertine.  
— Vous serez bien là, ma petite... Vous voyez... Je ne suis pas mieux logée que vous... Nous ne sommes pas riches.  
— Oh! madame, nous n'aurons jamais été aussi bien.  
La famille Jennekin n'était pas riche, en effet, et Charlot et Bertine, avant de se coucher, se demandaient quel était le travail mystérieux auquel on les destinait.  
Mais ils étaient trop jeunes pour ne pas être insoucients.

Ils dormirent paisiblement.  
Le matin, de bonne heure, — il faisait à peine jour, — la paysanne les réveilla.  
— Habillez-vous, dit-elle.  
Ils se hâtèrent. Quand ils furent prêts elle leur servit un grand bol de café noir mélangé de chicorée, puis leur coupa deux tranches de pain.  
— Voilà pour votre déjeuner...  
— Et nous allons travailler, madame? demanda Charlot.  
— Oui, dès aujourd'hui!  
Jennekin entra.  
Il avait un gros bâton noueux à la main, ferré aux deux extrémités. De hautes guêtres de cuir serraient jusqu'aux genoux sa jambe nerveuse. Il n'était peut-être pas très robuste mais il devait être d'une agilité merveilleuse. Une ceinture de cuir serrait sa courte blouse, — le sarreau bleu des populations du Nord.  
— Venez! dit-il.  
Ils obéirent.

## VIII

Quand ils furent sous bois, au bout d'une centaine de mètres, Jennekin lança un coup de sifflet strident, terminé par une modulation particulière.  
Presque aussitôt sortit des broussailles un chien à poils rudes, gris fer, de la race des griffons, dont les yeux petits, vifs, presque humains, étaient à demi cachés sous des touffes de poils.  
Il gronda, en apercevant Bertine et Charlot, et se tint à distance.  
Jennekin l'appela, et, l'approchant des jeunes gens, l'obligea à recevoir leurs caresses.  
Alors, ils se remirent en marche. Papillon suivait.  
Il avait encore neigé pendant la nuit et Jennekin, de temps en temps, se baissait comme pour chercher des traces.  
Charlot se pencha à l'oreille de Bertine et dit en confidence :  
— Sais-tu quel travail nous allons faire?  
— Non.  
— Moi, j'ai deviné... Nous allons sûrement faire de la contrebande...  
— C'est difficile?  
— Non. Il faut être malin, voilà tout, à cause des douaniers.  
Jennekin se rapprocha.  
— Remarquez bien les chemins que nous suivons, dit-il. Prochainement il faudra que vous fassiez le voyage tout seuls.  
Vers midi, ils passèrent la frontière et arrivèrent au gros village de Walcourt. Jennekin entra avec eux dans une auberge et l'on mangea. Puis, quand ils furent reposés, ils repartirent.  
Vers quatre heures, sur le chemin de Charleroi, Jennekin quitta la grand-route et prit un sentier dans la campagne. On voit une ferme à un kilomètre de là environ. C'est là qu'il se rendait.  
Quand ils y furent :  
— Vous pouvez vous reposer jusqu'au soir, dit-il. Nous ne rentrerons en France que pendant la nuit.  
Comme ils étaient fatigués, ils dormirent l'un près de l'autre, dans le lit d'un domestique, à l'écurie.  
Vers huit heures, il les réveilla, les fit manger, leur fit boire un peu de vin, puis ils entrèrent ensemble dans une pièce où étaient des ballots de différentes grosseurs.  
Dans ces allées et venues, Papillon ne les quittait pas.  
Jennekin commença par entourer le corps robuste du griffon d'une sorte de sac de cuir empli de dentelles fines, et attacha le sac aux reins et aux épaules par des courroies, de manière que la charge ne basculât pas et restât toujours sur le dos, sans gêner la flexibilité des mouvements du chien. Papillon se laissait ajuster gravement, en personne habituée à ces sortes de choses et qui connaît son importance.  
Quand il fut prêt, Jennekin, lui ouvrit la porte.  
Il ne lui donna aucun ordre. Dans la nuit noire où le vent soufflait, le chien partit aussi vite que sa charge lui permettait de courir et disparut.  
— Il sera de retour à la maison avant nous, dit Charlot.  
— Oui, fit Jennekin, s'il ne rencontre pas les douaniers et leurs chiens... Mais Papillon est rusé comme un renard.  
Les contrebandiers emploient, on le

sait, des chiens à passer des marchandises en fraude, et les douaniers emploient des chiens, eux-mêmes, pour dépister les chiens fraudeurs et leurs maîtres. Il y a souvent ainsi des drames ignorés en ces parties de forêts qui avoisinent la Belgique, sur les limites du Nord et des Ardennes.  
— A toi, Bertine, dit Jennekin.  
Et il chargea la jeune fille d'un fort ballot qu'il attacha commodément. Il en fit autant pour Charlot.  
— Cette fois, dit le contrebandier, comme vous n'êtes pas encore au courant nous ne nous quitterons pas. Mais vous ferez bientôt le même trajet tout seuls. Cherchez des points de repère.  
Jennekin mit lui-même un énorme ballot sur ses épaules, but un coup à sa gourde, prit son bâton ferré et ils partirent tous trois. L'homme ne s'inquiétait pas d'eux. Les chemins étaient glissants. Les charges étaient lourdes. Bientôt ils furent haletants; Bertine surtout n'en pouvait plus.  
Elle trébucha et tomba, avant que Charlot pût la retenir.  
Jennekin venait de se retourner et les apercevait.  
Il rebroussa chemin vers eux.  
— J'aime pas les feignants! dit-il avec rudesse.  
— Je vous assure, monsieur Jennekin, ce n'est pas ma faute.  
— Tiens, bois.  
Il lui tendit sa gourde d'eau-de-vie. Elle avala une lampée qui lui brûla le gosier et la fit tousser. De grosses larmes roulaient dans ses yeux. Mais la rude liqueur l'avait réchauffée et lui avait donné une vigueur factice. Elle se leva.  
— J'irai jusqu'au bout, monsieur Jennekin, dit-elle gentiment.  
Il la regarda avec plus de bonté.  
— Veux-tu te reposer?...  
— Non.  
— Ne te gêne pas. Je te le permets. L'habitude viendra vite.  
— Non, non, plus tard.  
— Bon. Alors, en marche.  
Et se tournant vers Charlot :  
— Et toi, mon petit homme, le métier te plaira-t-il?  
— Beaucoup, dit naïvement l'abandonné.  
— Tu n'es pas trop fatigué?  
— Pas trop. Ça va encore.  
— Veux-tu boire une lampée?  
— Ce n'est pas de refus.  
Et, toussant lui aussi, après avoir bu, il dit :  
— Elle est bonne, cette eau-de-vie là...  
— C'est du peckey.  
Ils se remirent en route. Lorsque Jennekin jugea qu'ils arrivaient aux abords de la frontière, il les fit se cacher dans un bois, enleva son ballot et leur ordonna d'attendre.  
Puis, il disparut en se glissant, en rampant presque.  
Il avait à franchir la première ligne de surveillance, sur le territoire français. Il voulait s'assurer qu'aucun danger n'existait ce soir-là pour lui, dans cette partie des bois. Il connaissait toutes les ruses des douaniers, de même, du reste, que les douaniers étaient au courant de toutes ses ruses. C'était une lutte perpétuelle entre eux; une seule fois, Jennekin avait été pris. Il avait été condamné à six mois de prison et il en avait gardé contre le brigadier Pimperlot une de ces rancunes mortelles d'homme du Nord, qui reste calme en apparence, se contient et continue desourire, jusqu'au jour où il trouve l'occasion de satisfaire sa vengeance.  
Quand, après que Jennekin fut sorti de prison, les deux hommes se rencontrèrent à l'auberge de Solre un dimanche après vêpres, ils se regardèrent en silence, se toisèrent, comme deux lutteurs qui essayent leurs muscles, avant d'en venir au combat.  
Tous les buveurs s'étaient levés silencieux.  
Jennekin dit, et la phrase eut peine à sortir entre ses dents serrées :  
— Je te revaudrai ça, Pimperlot...  
Le brigadier répliqua sans l'ombre de colère :  
— Quand tu voudras, Jennekin.  
Il y avait trois ans de cela.  
Son exploration terminée, Jennekin revint au bout d'une heure ou deux retrouver Charlot et Bertine. Ils rechargèrent leurs ballots et repartirent. La frontière était tranquille. Ils la passèrent sans difficulté, sans fâcheuses rencontres...

Les deux lignes furent ainsi traversées.  
La neige, se faisant leur complice, recouvrait derrière eux les traces de leurs pas.  
Alors, complètement rassuré, Jennekin alluma sa pipe et ralentit la marche. Il fit encore reposer Bertine, la réconforta d'une gorgée de peckey, ainsi que Charlot.  
Ils arrivèrent avant l'aube, non loin des bordures, à peu de distance de la maison de Jennekin. Les ballots furent déposés dans le bois, en un endroit extrêmement broussaillieux.  
Et ils entrèrent à la maison.  
La mère Jennekin, déjà levée, tricotaient devant le feu.  
Et devant le feu aussi, se rôtissant le museau, Papillon.  
Quand son maître entra, il vint le caresser, puis il fit également des caresses aux petits, et il alla se recoucher.  
— Es-tu content d'eux? dit la vieille, montrant les enfants.  
— Oui. Ce n'est pas robuste, mais c'est courageux.  
Elle leur donna à chacun un grand bol de café noir sucré, et leur coupa du pain.  
— Maintenant, dit-elle, vous n'avez plus qu'à manger et à vous reposer aujourd'hui et demain, peut-être même après-demain. Vous le voyez, il y a de durs moments, dans le métier, mais il y a aussi du bon temps.  
Telle fut leur vie pendant les jours qui suivirent.  
Ils étaient bien soignés. Seulement ils ne sortaient pas. Jennekin ne recevait personne. Il s'absentait souvent, en dehors de ses courses à la frontière, sans doute pour se débarrasser de ses marchandises.  
La mère Jennekin avait dit aux enfants :  
— L'hiver est rude. Restez à la maison. L'Assistance publique doit vous faire chercher. Si vous sortiez, vous seriez repris.  
Et quand elle allait au village pour des commissions, ou les dimanches pour assister aux offices, elle les enfermait.  
Du reste, Charlot et Bertine se trouvaient heureux ainsi. Leur affection l'un pour l'autre augmentait tous les jours. Et ils ne se plaignaient même pas de leurs expéditions nocturnes, puisqu'ils partaient ensemble, partageant les mêmes fatigues et les mêmes dangers.  
Deux fois par semaine, ils s'en allaient de l'autre côté de la frontière, avec Jennekin. Et celui-ci leur apprenait toutes les ruses propres à déjouer la surveillance des lignes de douaniers.  
Charlot avait l'esprit aventureux et cela l'amusait beaucoup; Bertine, plus sage, ne trouvait là d'autre bonheur que de ne pas le quitter, se disant que si un malheur frappait son ami, elle en serait atteinte, du même coup.  
Jennekin leur dit un jour :  
— Vous connaissez maintenant les chemins et vous savez comment les douaniers dressent leurs embuscades. Désormais vous n'aurez plus à compter sur moi. Je travaillerai de mon côté. Vous du vôtre. Seulement, je vous laisserai Papillon. Et dans les premiers temps, au lieu de le renvoyer seul, avec sa charge, vous le garderez auprès de vous. Il a du flair. Il connaît son métier. Ça vous aidera.  
La mère Jennekin lui dit quelques mots en patois.  
Le contrebandier resta silencieux, puis :  
— La mère me fait observer une chose juste : Vous ne connaissez que cette partie de la frontière, et il peut se faire, qu'étant poursuivis, vous soyez obligés de prendre par la forêt de Trélon qui est en avant de Chimay. Papillon vous conduirait bien, mais il peut vous manquer. Des chiens peuvent l'attaquer. On peut vous le blesser, le tuer. Et comme la forêt est grande, vous seriez embarrassés. Apprêtez-vous donc pour ce soir. Nous resterons partis trois ou quatre jours. Nous reviendrons par la forêt de Trélon. Après cela, vous serez vos maîtres.  
Le soir, ils quittèrent la maison.  
Le temps n'avait pas changé. C'était un rude hiver que celui-là. Depuis plus d'un mois la neige couvrait la terre. Deux ou trois fois la température avait paru s'adoucir. Le dégel avait commencé. Puis de nouveaux froids étaient survenus. La neige, de nouveau, était tombée. La campagne semblait morte et les bois étaient lugubres.  
(La suite au prochain numéro.)



## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

**CAMBRIOLEUR LYNCHÉ.** — Après avoir guetté le départ d'un bijoutier de la rue Henri-Chevreau et de sa femme, un jeune apache s'introduisit dans la boutique par



une porte donnant sur le couloir de la maison. Le concierge donna l'alarme. Des locataires accoururent et l'apache fut lynché avant d'être remis à la police. **PARIS.**



**TOMBE DANS LES FORTIFS.** — Près de la porte de la Chapelle, un mécanicien de la compagnie du Nord se promenait sur le talus des fortifications. Tout à coup, il perdit l'équilibre et tomba dans le fossé. Quand on le découvrit, il avait cessé de vivre depuis longtemps. **PARIS.**



**DU DANGER DE S'ENIVRER.** — Revenant chez lui en état d'ivresse, un plombier prit à partie, en pleine nuit, un promeneur. Celui-ci, croyant sa vie menacée, sortit de sa poche un revolver et logea deux balles dans le ventre de son adversaire. Après quoi il s'éclipsa. L'état du blessé est très grave. **ASNIÈRES.**

### ALPHONSE XIII SECOURT UN ENFANT

Le train royal, qui rentrait à Madrid, avant renversé un enfant près de la gare d'Utrera, le roi fit ralentir et sauta à terre sans attendre l'arrêt du train afin de se trouver parmi les premières personnes qui apportaient les secours.

Il a été l'objet d'une ovation frénétique. La petite victime a succombé.

### LES AVENTURES D'UN CAPORAL-TAMBOUR

Une singulière histoire vient de se dérouler à Romorantin (Loir-et-Cher).

Le dimanche 18 mai, un caporal-tambour du bataillon du 113<sup>e</sup>, qui est caserné à Romorantin, marié et père d'un enfant, fit, à la fête de Villeherviers, la connaissance d'une gamine, nommée Augustine, dont il s'éprit follement. Le malheureux, après avoir dérobé 68 francs à son beau-père, s'en alla à travers bois, en compagnie de la fillette.

Les gendarmes, lancés à la poursuite du soldat, le trouvèrent, dans une hutte de bûcherons, en pleine forêt de Villeherviers. Ramené à la caserne, le caporal-tambour fut mis en cellule.

Depuis, il put s'emparer, on ne sait encore par quels moyens, d'une de ces cisailles de jardinier qui servent à tondre les haies et les gazons. Au cours de la nuit, il se servit de ces cisailles pour desceller un barreau du local disciplinaire où il était enfermé et s'enfuit. Le caporal-tambour parvint à se procurer une barque, traversa la Sauldre, vola des effets civils et déposa les brigades de gendarmerie qui étaient à ses trousses.

Durant ce temps, son amie, navrée des aventures qui lui arrivaient, se jeta à l'eau. On la repêcha à temps.

Les gendarmes, harassés de fatigue par d'interminables randonnées à travers halliers et terrains ensemencés, découvrirent le soldat déserteur au hameau de Villeherviers. Il était entré dans une maison de vigneron et s'était couché dans un lit.

## MEMENTO DE LA COUR D'ASSISES

### UN BANDIT DE DIX-HUIT ANS.

La cour d'assises de la Seine, a condamné, à la peine de mort, un criminel de dix-huit ans, Victor Cras, qui, le 21 janvier dernier, avec les calculs de la préméditation la plus réfléchie, avec les raffinements de la sauvagerie la plus atroce, assassinait, rue Mozart, pour la voler, une jeune femme, M<sup>me</sup> Berciaud.

L'interrogatoire ne laisse aucun doute sur sa culpabilité.

— Vous avez été déjà condamné deux fois. Cela prouve que vous êtes un voleur.

— Oui, mon président.

— Vous connaissiez de longue date Mme Berciaud chez qui votre tante était femme de ménage.

— Oui, monsieur.

— Trois jours de suite vous vous êtes présenté. Vous rôdiez autour de son magasin de parfumerie. Mme Berciaud fut inquiète. Elle le dit à plusieurs personnes...

« Enfin, dans l'après-midi du 21, vous réussissiez à la trouver seule. Arrêté quelques heures après votre crime, vous avez tout avoué en termes ignobles.

« — C'est moi, avez-vous dit au commissaire de police, qui a fait la... (ici un mot populacier synonyme d'erreur).

« Et vous êtes entré dans les détails :

« — Je lui ai sauté dessus. Elle a fui dans sa cuisine. Nous avons roulé ensemble ; même que nous avons l... une chaise par terre. Je voulais l'étrangler d'abord. (En effet, les baleines du col étaient entrées dans la peau du cou.)

« Mais un couteau de cuisine s'est trouvé sous ma main. Alors je lui ai coupé la gorge. Après, j'ai pris un torchon par terre et je le lui ai enfoncé dans la bouche.

« Si je lui ai coupé la gorge, c'est que je ne parvenais pas à la faire taire.

« Le coup fait, j'ai forcé l'armoire et pris 45 francs... »

« Vous avez bien, continue le président, dit tout cela à l'instruction ?

— Oui !...

Or, le 1<sup>er</sup> février, dix jours après son arrestation, Cras revient sur ces aveux si formels.

Tout ce qu'il a raconté est faux. Le coupable a nom Alfred Besnard. Il demeure aux Ternes. Lui, Cras, n'a fait métier que d'indicateur. Pendant que son complice saignait la victime, il a même rappelé le bourreau à la modération :

— Assomme-la ! ne la tue pas !...

S'il n'a pas parlé plus tôt, c'est parce que Besnard lui avait enjoint de ne rien dire avant le 1<sup>er</sup> février.

Besnard n'a assassiné Mme Berciaud que

pour reprendre des papiers compromettants de la plus extrême importance.

Cras réédite ces mensonges à l'audience.

— Ainsi, conclut le président, vous espérez nous faire admettre que vous vous êtes accusé pour sauver Besnard ?

— Il me l'avait ordonné.

— Et vous risquez l'échafaud pour lui obéir ?...

— Je n'y avais pas réfléchi !...

Un témoin, Mlle Rousseau, reçut les dernières confidences de la victime :

« — Voilà trois fois que cet homme revient. Il me fait peur... »

Un peu plus tard, Mlle Rousseau vit Cras faisant le guet. Elle voulut prévenir Mme Berciaud. Mais une visite vint la distraire. Lorsqu'elle put entrer dans la boutique de sa voisine, elle recula d'horreur devant un cadavre.

Le docteur Paul décrit les épouvantables blessures que portait ce pauvre corps. Un torchon sale avait été enfoncé dans l'arrière-gorge avec une force telle qu'il fut très difficile de l'en retirer.

Une déposition émouvante fut celle du mari, M. Berciaud, un brave homme, étranglé de douleur et de rage, que l'on est obligé de retenir et d'éloigner de l'accusé.

Parmi tout ce pathétique, Cras demeure impassible. Une seule chose l'intéresse, nous expliquer son défenseur, l'aviation, pour laquelle il se croit un génie de premier ordre, génie qui ne s'est jusqu'à présent manifesté qu'en volant des hélices à Issy-les-Mouli-neaux.

Dans un langage de la plus courageuse élévation, M. l'avocat général Mornet a requis, malgré le jeune âge du bandit, l'expiation suprême.

M<sup>e</sup> Doublet n'a pu sauver la tête de son triste client.

— Regardez-le, disait un juré en voyant Cras quitter l'audience, nous sommes plus émus que lui !...

A l'annonce de sa condamnation, le misérable demeura impassible.

### MEURTRIÈRE DE SON MARI.

La cour d'assises des Alpes-Maritimes a jugé la femme Gabrielle Boulyot, de Romilly-sur-Seine (Aube), qui, le 28 janvier dernier, à Grasse, tua de cinq coups de revolver son mari, François Boulyot, architecte. M<sup>e</sup> Henri Robert présentait la défense de l'accusée.

A six heures du soir, le jury a rapporté un verdict affirmatif, en vertu duquel la femme Boulyot a été condamnée à sept ans de travaux forcés.

### UN HOMME MARIÉ SANS LE SAVOIR

Pour faire pendant à l'épidémie de « divorcées sans le savoir » on s'est occupé, au palais de justice de Londres, d'un monsieur qui prétendait être « marié sans le savoir ».

Cette aventure rocambolesque fut dévoilée à la suite de l'arrestation, pour bigamie, d'un homme de lettres et éditeur.

Donc, en 1905, l'éditeur qui était marié depuis treize ans — les superstitieux verront, dans ce nombre, un présage néfaste — fit connaissance d'une veuve qui dirigeait une école de chant et de belles manières. Ils se plurent, se le dirent et s'épousèrent.

C'est, du moins, ce que raconta la seconde femme, car, pour son mari, il assura n'avoir point le moindre souvenir du nouveau lien qu'il avait contracté. Il dut cependant reconnaître comme sienne la signature qui figurait sur les registres de l'état civil et l'expliqua de la façon suivante :

— Je crois me rappeler que le jour qu'on m'indiqua comme ayant été celui de la cérémonie, je rendis visite, dans la matinée, à cette veuve. Celle-ci m'offrit quelques rafraîchissements que j'acceptai, mais, à partir de ce moment-là, je ne sais plus du tout ce qui s'est passé. Le breuvage qu'elle me fit boire contenait, sans nul doute, quelque philtre stupéfiant. Elle profita de mon état pour m'enlever

et se faire épouser, sans que j'en aie même eu conscience. Je me souviens seulement que je me réveillai chez elle, couché sur un canapé.

Si invraisemblable que puisse paraître cette explication, la suite de ce procès vaudevillesque semble en confirmer l'exactitude, car ce mariage étonnant ne fut consommé qu'au spirituel.

La seconde femme, continuant son récit, narre, en effet, dans ces termes, le départ de ce mari tout frais acquis :

— Après le déjeuner, il fit un petit somme sur le canapé. Au bout d'une demi-heure, il se réveilla, m'emprunta 10 francs et s'en fut. Je ne le revis qu'ici !

Après une petite passe d'armes avec l'avocat de la défense, qui demanda notamment à la veuve à quoi, sinon au philtre, partagé sans doute avec son fiancé, elle attribuait son curieux rajeunissement d'une dizaine d'années dans le contrat de mariage, le juge déclara que sa religion était faite et que l'homme de lettres était bel et bien bigame.

### UNE PANIQUE AU VILLAGE

La population du gros bourg industriel d'Eloyes, près Remiremont, a été mise en émoi, une de ces nuits, par une aventure peu banale. Vers minuit, un vacarme se fit soudainement

### LA MORT DU PETIT HUSSARD

En temps de guerre, un soldat français, porteur d'un message important, sait que sa vie est moins précieuse que le document qu'on lui a confié. Il bravera tout pour accomplir sa mission et, le cas échéant, préférera mourir qu'être capturé. Aux manœuvres, qui sont une petite image de la guerre, les porteurs d'ordres mettent tout leur honneur à passer quand même sans se faire prendre ; c'est pour avoir voulu être, lui aussi, vaillant jusqu'au bout, que Pierre Couget, du 10<sup>e</sup> hussards, est mort, noyé dans l'Adour, en essayant d'échapper à ceux qui le poursuivaient.

Gouget, humble victime du devoir, natif de Ger (Basses-Pyrénées), engagé depuis trois mois au 10<sup>e</sup> hussards, en garnison à Tarbes, participait à une manœuvre exécutée par son régiment autour de Sarniguet, quand il fut chargé d'un message important par son capitaine.

Il y avait quelques minutes que Gouget chevauchait quand il tomba au milieu d'un groupe de fantassins du parti ennemi. Ceux-ci l'entou-

raient et le hussard allait fatalement devenir leur prisonnier, puisque toutes les issues étaient fermées, sauf du côté de l'Adour, barrière naturelle. Mais, songeant aux ordres qu'il portait, Couget n'hésita pas : il se lança avec sa monture dans la rivière au courant rapide.

Malheureusement, à cet endroit, l'Adour se creusait en un gouffre profond de 7 à 8 mètres ; le cheval perdit pied et entraîna son cavalier qui se débattait. Le capitaine Husson de Sampigny, son chef, qui, de loin, avait vu la scène, accourut et cria à son soldat : « Ne traversez pas ! Revenez à la berge ! » Mais il était trop tard ; brusquement, Couget coula et on ne le revit plus.

Avec courage et bien que sachant peu nager, sans avoir même pris le temps de quitter son équipement, le capitaine Husson de Champigny se jeta à l'eau et essaya de rechercher le pauvre hussard ; mais il allait peut-être disparaître lui aussi, quand plusieurs soldats se jetèrent à l'eau et en retirèrent l'officier.

## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

**SCÈNE DE BRUTALITÉ.** — Vivant en mauvaise intelligence avec une journalière, sa locataire, un hôtelier l'étendit à terre d'un terrible coup de pied dans le ventre. Sa maîtresse



vint l'aider dans sa besogne de brute et, quand leur victime eut perdu connaissance, les deux vils personnages la jetèrent sur le trottoir en la traînant par les cheveux. L'hôtelier a été arrêté. **LES MUREAUX.**



**UNE VENGEANCE.** — En regagnant, pendant la nuit, la ferme où il est employé, un porcher fut assailli par un journalier avec lequel il vivait en mauvaise intelligence. Frappé à coups de pied et de poing, le malheureux resta jusqu'au jour inanimé sur la route où des ouvriers le relevèrent et le transportèrent à son logis. **PONTOISE.**



**AMUSEMENTS D'APACHES.** — Après avoir consommé dans un débit, cinq jeunes apaches rouèrent de coups la bonne de l'établissement et se mirent à briser tout ce qui leur tomba sous la main. Des agents accourus eurent toutes les peines à arrêter ces bandits qui venaient de sortir de prison. **VERSAILLES.**

entendu dans les sous-sols de la maison d'école des filles, mettant tous les habitants du quartier sur pied. On avait évidemment affaire à des malfaiteurs. Tout le monde s'était armé, et un honorable négociant déchargea en quelques secondes les six coups de son revolver, espérant mettre en fuite les bandits.

Avec mille précautions, les plus hardis s'aventurèrent dans les sous-sols, prêts à frapper, mais ils demeurèrent, dès les premiers pas, comme pétrifiés de saisissement. Devant eux, achevant de briser les cloisons, une malheureuse vache égarée, qui était passée au travers de la trappe de la cave, se roulait sur le sol, ayant une jambe cassée. On dut alors l'abattre et enfouir ses dépouilles, car elle était atteinte de la fièvre aphteuse. Son propriétaire ne l'a pas réclamée, car il aurait encouru un procès-verbal.

### UNE ADMINISTRATION OU L'ON DOIT ÊTRE POLI

Le ministre prussien des Travaux publics vient d'envoyer aux femmes, employées dans l'administration des chemins de fer, une circulaire les invitant à être polies avec le public. De nombreuses plaintes lui avaient été adressées de la part des voyageurs. Les dames qui sont chargées de la distribution des billets tricotent, brodent, font du crochet ou préparent leur café, pendant que le public s'impatiente au guichet qu'on ne veut pas ouvrir.

Quand il y a du travail pressé, les employées perdent la tête et, tout énervées, elles répondent grossièrement aux réclamations qu'on leur adresse.

Aussi le ministre a-t-il jugé bon d'ajouter à sa circulaire un avertissement.

Il annonce qu'il prendra des mesures plus énergiques, si ces dames ne changent pas de ton dans leurs rapports avec le public.

Cela se passe en Allemagne.

Ce n'est pas en France, à coup sûr, que le ministre ait à adresser un tel avertissement.

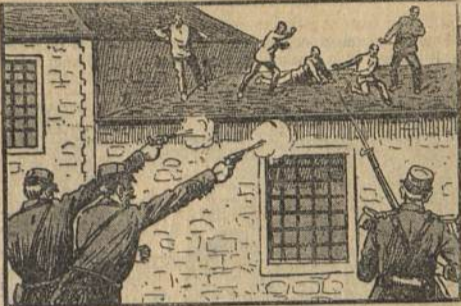
## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

**LIGOTÉ ET DÉVALISÉ.** — Un audacieux acte de banditisme a été commis dans un hameau de l'extrême frontière. Une femme s'étant rendue, à dix heures du matin, au domicile d'un vieillard, âgé de 83 ans, habitant seul dans une maison écartée, trouva les volets encore fermés. Elle entra facilement, la porte n'étant pas fermée à clef, et trouva l'octogénaire couché sur son lit, les mains liées derrière le dos, frissonnant de froid et de peur.

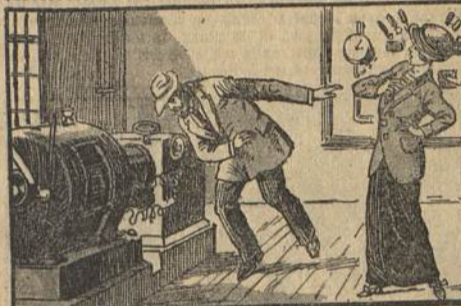
Celui-ci raconta qu'en pleine nuit il avait été soudain réveillé par deux bandits, dont l'un l'assomma en lui portant au côté droit du front un violent coup de marteau. L'infortuné vieillard perdit ensuite connaissance; quand il reprit ses sens, il se trouva ligoté, dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. La paille de son lit avait été éventrée par les bandits, qui y avaient vainement cherché de l'argent. Par contre, ils avaient volé dans un coffret deux billets de 100 francs et un porte-monnaie contenant 12 francs.

MOUSCRON.



**TENTATIVE D'ÉVASION.** — Après avoir attaché bout à bout des sacs de couchage et fait un trou dans le plafond du dortoir, cinq détenus militaires s'étaient hissés dans les greniers de la citadelle et avaient gagné les toits. Une sentinelle fit feu; des surveillants arrivèrent et tirèrent des coups de revolver sur les fugitifs qui se rendirent.

LILLE.



**ELECTROCUTÉ.** — Dans un poste de transformateur électrique, un jeune ingénieur examinait l'installation servant à l'éclairage du casino. Il était accompagné de sa femme. Soudain, il toucha par inadvertance un câble à haute tension et s'affaissa aux pieds de sa femme. Il était mort.

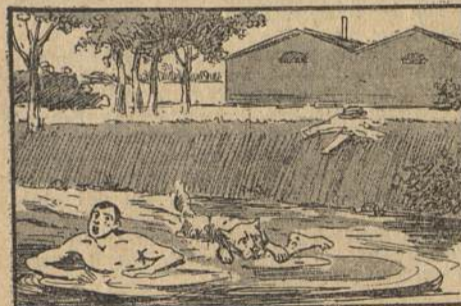
CALAIS.

**UNE COLLISION.** — Sur la route de Senlis à Paris, le doyen du Conseil général de l'Oise, maire de Pontarmé, âgé de près de 80 ans, venu voir sa sœur à Senlis, s'en retournait chez lui, dans son automobile.

A moitié chemin, l'auto se trouva en présence d'une voiture de marchand de bois venant en sens inverse. Par suite du faux mouvement donné à cette voiture, l'auto fut renversée sur la route. Par un heureux hasard, le voyageur et le chauffeur furent relevés avec quelques contusions sans gravité.

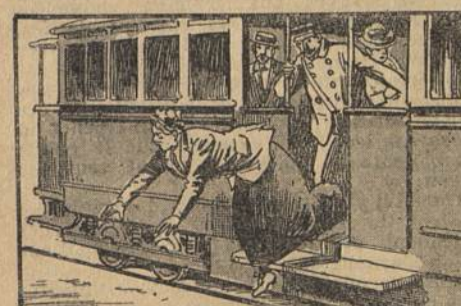
Il ne fut pas facile de retirer de l'auto le conseiller général qui est aveugle.

SENILIS.



**MORDU PAR UN CHIEN.** — Chaque soir, un jeune homme de 19 ans se rendait dans le canal de Marck pour prendre un bain. L'autre soir, un gros chien qui le regardait de la berge, bondit tout à coup dans le canal et mordit le nageur au mollet. Sous l'empire de la douleur, le malheureux jeune homme s'évanouit et se noya.

CALAIS.



**ACCIDENT MORTEL.** — Après avoir rendu visite à sa fille aînée, une femme de 55 ans prit le tramway pour aller embrasser son autre fille. Arrivée à destination, elle n'attendit pas que le tramway fut complètement arrêté. Elle descendit, mais elle fit une chute violente dans laquelle elle se brisa le crâne.

LILLE.

## APRÈS LE CRIME

C'était à l'extrémité du village : une fenêtre s'ouvrit brusquement, et un homme y parut, les traits livides, l'œil hagard, la lèvre agitée d'un frisson convulsif; sa main était armée d'un couteau d'où le sang tombait goutte à goutte. Il jeta un regard sur la campagne silencieuse, puis il sauta à terre et se mit à courir à travers champs.

Au bout d'un quart d'heure, il s'arrêta, brisé, hors d'haleine, sur la lisière d'un bois, à vingt pas d'un grand chemin; il chercha le fourré le plus touffu, le plus impénétrable, s'y glissa sans s'inquiéter des ronces qui le déchiraient, puis il se mit à fouiller la terre avec son couteau. Quand il eut fait un trou d'un pied de profondeur, il y plaça l'arme sanglante, le combla ensuite avec la terre qu'il avait enlevée, le recouvrit de gazon qu'il piétina fortement; après quoi, il s'assit dans l'herbe humide.

Il écouta et parut effrayé du silence qui planait sur la campagne. C'était l'heure où les ténèbres sont remplacées par cette teinte grise et uniforme qui n'est ni le jour ni la nuit, et à travers laquelle les objets flottent comme des ombres.

Il lui semblait qu'il était seul dans cette immensité ténébreuse, au milieu de cette nature muette et terne.

Tout à coup un bruit le fit tressaillir : c'était l'essieu d'une charrette qui criait sur la route, à une lieue de là peut-être; mais dans le silence ce son bizarre et discordant se percevait avec une singulière netteté.

Puis la nature s'éveilla peu à peu. L'alouette s'élança du sol vers le ciel bleu en faisant entendre ces notes à la fois éfarées et charmantes où débordent tant de vie et de bonheur : une tribu ailée se mit à chanter et à palper dans les feuilles ruiselantes de rosée; de toutes parts, enfin, depuis la mousse, où rode l'insecte d'or, jusqu'à la plus haute branche du chêne, où l'oiseau frissonne voluptueusement dans l'éther, s'éleva ce concert matinal si harmonieux dans sa confusion, si puissant dans son délire, qui jaillit aux premiers rayons partis de l'orient, et qu'on pourrait appeler l'hymne au soleil.

La nature s'épanouissait radieuse et virgine; tout était grâce, fraîcheur, étincellement dans la forêt, où flottait une brume bleuâtre; tout était calme et recueillement dans la plaine, dont les grandes lignes onduleuses à l'infini, dont les tons gris s'illuminaient sous les scintillements du ciel bleu.

Le meurtrier se leva; ses membres tremblaient et ses dents claquaient l'une contre l'autre.

Il jeta autour de lui des regards craintifs, puis il écarta les branches avec précaution, s'arrêtant, tressaillant, retournant brusquement la tête au moindre bruit, enfin il sortit de l'épais massif au milieu duquel il venait d'enfouir son couteau.

Il s'enfonça plus avant dans la forêt, cherchant toujours les endroits les plus sombres, évitant les clairières et les sentiers, faisant des haltes fréquentes pour écouter ou pour sonder de l'œil le bois avant de s'y engager.

Il marcha ainsi tout le jour, sans s'apercevoir de la fatigue, tant était grande l'angoisse qui le dominait.

Il s'arrêta à l'entrée d'une futaie de hêtres dont les troncs imposants s'élançaient, blancs et lisses, comme des milliers de colonnes aux chapiteaux de feuillage. Un jour calme, un silence harmonieux, ajoutaient encore à l'impression de grandeur et de recueillement qui se dégageait de cette belle nature. Quelque chose d'animé semblait palpiter dans l'ombre lumineuse que tamisait le feuillage immobile et sombre; c'était comme une âme qui planait dans ces demi-ténèbres et y murmurait de mystérieuses syllabes.

Le fugitif se sentit mal à l'aise, et, rampant comme un reptile, il alla se tapir sous un fourillis de ronces dont l'épaisseur le cachait complètement.

Quand il se vit en sûreté, il porta la main à sa tête d'abord, puis à sa poitrine, et il murmura :

— J'ai faim.

Le son de sa voix le fit frissonner : c'était la première fois qu'il l'entendait depuis le meurtre, et elle résonnait comme un glas à son oreille. Il resta quelques instants immobile et retenait son souffle, comme s'il eût craint d'avoir été entendu.

Quand il eut recouvré un peu de calme, il se mit à fouiller ses poches l'une après l'autre; elles contenaient quelques sous.

— C'est assez, dit-il à voix basse : dans six heures, j'aurai passé la frontière; alors je pourrai me montrer, travailler, je serai sauvé.

Au bout d'une heure, il sentit que le froid engourdissait ses membres, car avec la nuit la rosée tombait, et pour tout vêtement il avait une blouse et un pantalon de toile; il se leva, sortit avec précaution de son buisson de ronces et reprit sa marche.

Il ne s'arrêta qu'aux premières lueurs du jour. Il venait d'atteindre la limite de la forêt, il lui fallait maintenant s'engager dans la campagne, marcher en pleine lumière, et, frappé de terreur à cette pensée, il n'osait plus faire un pas en avant...

Tandis qu'il se tenait caché dans un taillis, des pas de chevaux se firent entendre.

Il pâlit.

— Les gendarmes ! balbutia-t-il en se couchant à terre.

C'était un cultivateur qui se rendait aux champs avec deux chevaux attelés à une charrue; il sifflait un air du pays, tout en effilant la mèche de son fouet.

— Jacques ! lui cria une voix.

Le paysan se retourna.

— Tiens ! c'est vous, Françoise ? Comme vous v'la matin, aujourd'hui.

— Dame ! je vas laver ce paquet de linge à la fontaine, c'est pas tout près.

— Je vas à deux pas de là, mettez donc ça sur une de mes bêtes.

— C'est pas de refus tout de même. Ah ça, la femme et les petits, comment que ça va tout ça ?

— Je suis le plus malade de la famille, dit Jacques avec un gros rire; tout va bien, le travail, la joie et la santé.

Et il essaya la mèche de son fouet, dont le claquement sonore se répéta d'échos en échos.

Le meurtrier le suivit longtemps des yeux, puis un profond soupir s'échappa de sa poitrine, et son regard se porta sur la campagne qui s'étendait devant lui.

— Allons, murmura-t-il, il faut marcher; il y a vingt-quatre heures que j'ai... Tout est découvert, on me cherche; une heure de retard peut me perdre.

Et, prenant résolument son parti, il sortit de la forêt.

Au bout de dix minutes il vit poindre un clocher. Alors, il ralentit le pas, en proie à mille sentiments contraires, attiré vers le village par la faim qui lui donnait le vertige, arrêté par la peur qui lui conseillait de fuir les habitations.

Cependant, après un long combat, pendant lequel il avait toujours avancé en se glissant derrière les masures et les bouquets d'arbres, il allait pénétrer dans le village, quand il vit quelque chose briller à deux cents pas de là.

C'étaient la plaque de cuivre et la poignée du sabre du garde champêtre.

— Il a peut-être mon signalement, murmura-t-il en frissonnant.

Et, reculant brusquement, il courut se jeter dans un petit bois qui s'étendait sur sa gauche.

Il s'y enfonça à grands pas, oubliant la faim, ne songeant plus qu'à fuir le village et le garde champêtre.

Mais il eut bientôt gagné la limite du bois, qui n'avait que quelques arpens. Au delà recommençait la plaine.

En passant sa tête à travers les branches pour reconnaître le pays, il aperçut un homme qui déjeunait, assis sur l'herbe. C'était Jacques, le labourer.

Rien de plus gracieux que le petit coin dont il avait fait sa salle à manger. C'était une espèce de ravin effondré, rocailleux, traversé par deux profondes ornières, mais dont les gerçures et les aspérités, tapissées d'herbe et de mousse, étaient bordées de plantes grimpantes aux feuilles vertes, jaunes ou pourpres, suivant les caprices de ce puissant coloriste qu'on appelle l'automne.

Les ornières étaient pleines d'une eau limpide au fond de laquelle brillaient de petits cailloux blancs, polis et transparents comme l'onix. Enfin ce joli nid était délicieusement ombragé par un bouquet de bouleaux au tronc rugueux et argenté, au feuillage mince et tremblant.

Au delà de cette oasis, se déroulaient les champs labourés, sur lesquels la trame blanche et serrée des fils de la Vierge flottait et scintillait, comme un immense filet d'argent.

Le déjeuner de Jacques se composait d'une miche de pain bis et d'un morceau de fromage, le tout largement arrosé d'un cidre clair qu'il buvait à même d'un cruchon de grès tenu au frais dans l'eau glacée de l'ornière.

Les dents blanches du robuste paysan s'enfonçaient dans le pain bis avec un appétit qui eût donné envie à un financier de partager son frugal repas, et il ne s'interrompait, de loin en loin, que pour jeter un mot d'amitié à ses deux bêtes, qui, à quelques pas de lui, mangeaient fraternellement à la même botte de foin.

— Il est heureux, celui-là, murmura le meurtrier.

Puis il ajouta, mais au fond de sa conscience : — Oui, le travail ! l'amour de la famille !... la paix et le bonheur sont là...

Il fut tenté d'aborder Jacques et de lui demander un peu de pain; mais un coup d'œil jeté sur ses habits en lambeaux l'empêcha de se montrer, et puis il lui semblait que ses traits portaient l'empreinte de son crime et devaient le dénoncer à tous les regards.

Un bruit de pas lui fit tourner la tête, et à travers les branches il vit passer un vieillard couvert de haillons. Il marchait courbé, un bâton à la main, un sac de toile pendu au côté par une ficelle.

(A suivre.)

CONSTANT GUÉROULT.

## Les Faits-Divers de la Semaine

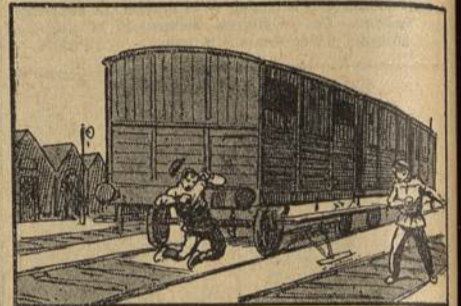
(Suite et fin).

**ACCIDENT MORTEL.** — Un électricien était monté sur une échelle pour couper un fil électrique à une hauteur de 7 à 8 mètres. Le courant avait été interrompu. Mais, par suite de circonstances inexplicables, soit qu'il y ait eu un courant alternatif ou que, par cette chaleur excessive, l'électricien ait eu un étourdissement passager qui lui fit perdre l'équilibre, on vit tout à coup le malheureux suspendu au fil électrique, se balançant dans le vide.

Il avait poussé un cri strident qui fit accourir plusieurs ouvriers de la faïencerie. Le premier arrivé, M. Philippe Viatte, manoeuvre, avec un dévouement qui lui fait honneur, sans se soucier du danger qu'il pouvait courir, grimpa rapidement à l'échelle, et, durant un instant, il soutint le corps de son camarade. Mais bientôt ses forces le trahirent; il dut lâcher l'infortuné électricien, dont le corps, la tête la première, vint s'abîmer sur le sol.

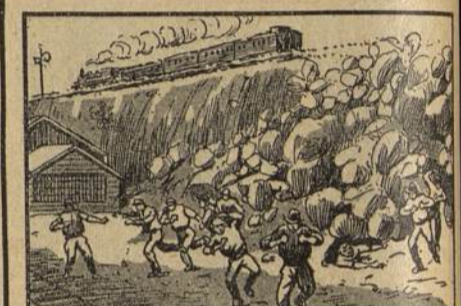
Un docteur arriva presque aussitôt. Malgré ses soins pressés, la victime rendit bientôt le dernier soupir, succombant à une fracture du crâne.

LUNÉVILLE.



**UN HOMME BROYÉ.** — A la gare de triage, un homme d'équipe aperçut une rame de trois wagons qui descendaient. Il avertit son collègue chargé de recevoir la rame, mais il ne s'aperçut pas que cette rame arrivait sur la voie où il se trouvait. Les wagons le culbutèrent et lui broyèrent horriblement les jambes. Le blessé succomba dans la soirée.

LUMES.



**UN ÉBOULEMENT.** — Une quarantaine d'ouvriers étaient occupés, aux usines de la Chière, à travailler au bas d'un talus, lorsqu'un train des usines provoqua un éboulement. Plusieurs ouvriers furent ensevelis. On les dégagea avec beaucoup de peine. Deux avaient déjà succombé.

LONGWY.

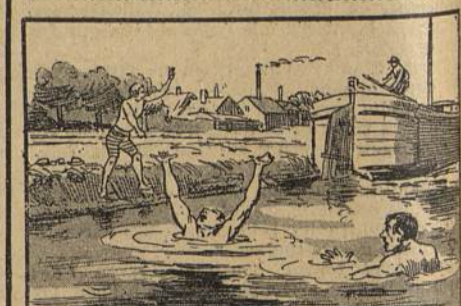
**UN ACCIDENT AUX MANŒUVRES.** — Un garde d'écurie, du premier escadron, voyant un cheval emballé tenant un tonneau d'arrosage, se lança résolument à la tête de la bête. Dans l'élan, un brancard heurta le malheureux qui s'abattit sous les roues du véhicule. Une roue lui passa sur le thorax. On ne s'aperçut point tout d'abord, de la gravité de l'accident, mais, dans la soirée, le soldat succomba à une perforation du poulmon.

PROVINS.



**CHUTE DE CHEVAL.** — Alors qu'un escadron de dragons, rentrant d'exercice, allait s'engager sous la porte Moselle, un cheval glissa sur les rails du chemin de fer militaire qui traverse la route. La bête ne put se retenir et roula sur son cavalier. Celui-ci a été transporté à l'hôpital.

TOUL.



**BAINNADE TRAGIQUE.** — En compagnie de deux camarades, un jeune homme de 17 ans se baignait dans le canal. Tout à coup il disparut dans les eaux. En vain des marinières, montées dans des barques, et ses camarades eux-mêmes essayèrent-ils de le sauver. On ne repêcha qu'un cadavre.

NEUVES-MAISONS.

Une nouvelle Catalogne... Arrivé les comp... et, en un le ligoté... lui étouff... rando... tigueuse... isolée, ot... ses gardi... La, so... obligem... tant ent... avaient... idéale de... la menac... tation et... vivante... involont... veau lig... gneusem... remirent... Au bo... plus mor... bois de... son dom... est viole... police, a... maître n... campagne... commis s... une vive... Les On a t... fut tué à... clette, u... nombre... criminel... admirera... Pour... comme u... Place... doit trap... La p... fréquem... déduction... Dans... intitulé... dont voi... Prem... une mot... prunté m... Deuxiè... s'en pro... saisissant... Troisiè... s'en pro... faire éma... Le ban... de termi... cyclette... Dés Le con... pensé à... tort et à... de chant... Or, er... difficile... des cons... dont deu... La pr... tunés ga... pour leu... méthode... vocales c... Ce de... fique et... un siffle... à Chicag... du chan... L'autr... la cérém... d'une ro... Après... Mlle Mar... Clermon... à bord q... bert, qu... Ferrand... Au Mme... populair... bavarois... un bien... ans qu'e... temps, e... oublier s... les autr... Ses cont... ses volun... sont si... toute u... A plus... de mort,

### Une jeune fille emmurée vivante

Des dépêches de Barcelone apportent la nouvelle d'un horrible forfait commis en Catalogne dans les circonstances suivantes: Un maître maçon recevait la visite de plusieurs individus qui l'invitaient à les suivre pour aller, à une courte distance, effectuer des réparations de la plus grande urgence. Sans défiance, l'ouvrier se munit de quelques outils et suivit les inconnus, qui lui firent prendre place dans une automobile.

Arrivés à quelques kilomètres de la ville, les compagnons du maçon se jetèrent sur lui et, en un tour de main, ils le bâillonnèrent et le ligotèrent. Un bandeau formé d'un mouchoir lui était appliqué sur les yeux et, après une randonnée de deux heures à une allure vertigineuse, l'auto s'arrêta devant une maison isolée, où le maître maçon était introduit par ses gardiens.

Là, sous la menace du revolver, ceux-ci obligèrent l'ouvrier à fermer une cavité existant entre deux murailles, dans laquelle ils avaient placé, debout, une jeune fille d'une idéale beauté. Le maçon voulut résister, mais la menace du revolver eut raison de son hésitation et la malheureuse victime fut emmurée vivante. L'opération terminée, le complice involontaire de cet horrible forfait fut de nouveau ligoté et bâillonné. Après lui avoir soigneusement bandé les yeux, les misérables le remirent dans l'auto.

Au bout de quelques heures, l'homme, plus mort que vif, était abandonné dans un bois de Valdivriera. Il regagna péniblement son domicile, où il a dû s'aliter, tellement est violente l'émotion qu'il a ressentie. La police, après avoir recueilli la déposition du maître maçon, s'est immédiatement mise en campagne pour découvrir la maison où se serait commis ce crime épouvantable, qui provoque une vive sensation.

### Les commandements du filou

On a trouvé sur le corps d'un individu, qui fut tué à Londres dans un accident de motocyclette, un petit carnet contenant un certain nombre de maximes à l'usage de la classe criminelle. En voici quelques-unes, dont on admirera la concision cynique:

« Pour qu'un voleur réussisse, il lui faut vivre comme un honnête homme.

« Placer des objets précieux dans un coffre-fort, c'est indiquer au voleur à quelle porte il doit frapper.

« La première impression d'une femme est fréquemment plus exacte que les plus savantes déductions de la raison et de l'analyse. »

Dans ce même carnet figurait un chapitre intitulé: « De la progression des affaires », dont voici un exemple:

**Première observation:** On peut se procurer une motocyclette avec de l'argent soit emprunté momentanément, soit dérobé.

**Deuxième observation:** On peut également s'en procurer en observant les choses et en saisissant l'occasion par les cheveux.

**Troisième observation:** Quand on a réussi à s'en procurer une, on doit immédiatement la faire émailler de couleur différente.

Le bandit en question n'a pas eu le temps de terminer toutes ses opérations; la motocyclette lui aura du moins évité la corde.

### Défense aux coqs de chanter

Le conseil municipal de Chicago n'a jamais pensé à empêcher ses membres de parler à tort et à travers, mais il fait défense aux coqs de chanter.

Or, empêcher un coq de chanter est fort difficile. Pour y arriver, les édiles de la « cité des conserves » ont étudié une série de mesures, dont deux ont finalement retenu leur attention.

La première consiste à enfermer les infortunés gallinacés « dans une boîte assez basse pour leur empêcher d'allonger le cou »; l'autre méthode consiste à couper une des cordes vocales de l'animal.

Ce dernier procédé a paru le plus scientifique et sera sans doute adopté. Dorénavant un sifflement doux et plutôt agréable, dit-on, à Chicago, remplacera les « cocoric » puissants du chantre du matin.

### Une rosière en biplan

L'autre dimanche avait lieu, à Montferrand, la cérémonie traditionnelle du couronnement d'une rosière.

Après la cérémonie, la jeune rosière, Mlle Marie Grand, est allée faire, au-dessus de Clermont-Ferrand, une promenade aérienne à bord d'un biplan piloté par l'aviateur Gilbert, qui était à ce moment à Clermont-Ferrand.

### Au lit pendant cinquante ans

Mme Emma Gébal, femme de lettres très populaire, fille de l'ancien ministre des Finances bavarois, M. von Aschenbrenner, a célébré un bien triste jubilé. Il y a juste cinquante ans qu'elle est tombée malade et, depuis ce temps, elle a constamment gardé le lit. Pour oublier ses propres souffrances et pour distraire les autres, elle s'est consacrée à la littérature. Ses contes, ses livres à images pour la jeunesse, ses volumes destinés aux mères et aux malades sont si nombreux qu'ils pourraient remplir toute une bibliothèque.

A plusieurs reprises, elle a été en danger de mort, mais chaque fois elle a pu éviter le

# VISIONS comparatives

DANS  
LA JUMELLE  
GRANDE  
PUISSANCE

ET  
A L'OEIL NU



Portée: 30 kilomètres

PRIX: 48 FRANCS

PAYABLES:

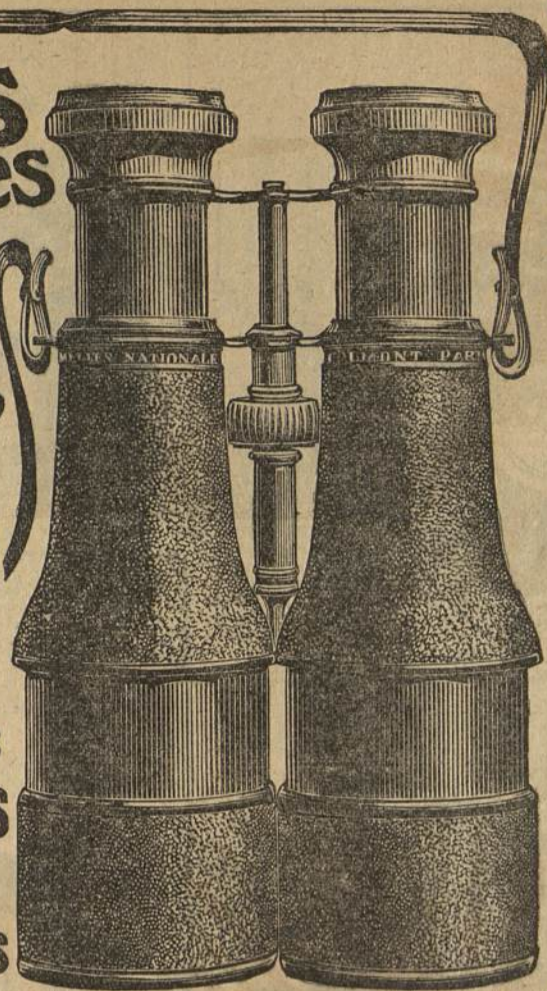
3 Francs  
par MOIS

Merveilleux instrument réunissant toutes les qualités des Jumelles de Marine, de campagne, de chasse, de sport et de courses. Enorme portée permettant d'observer à des distances considérables les moindres objets avec netteté et détails. Monture en cuivre laqué et bronzé. Optique de haute précision laquée à lentilles achromatiques. Parasoleils à glissières. Bonnettes creuses abritant complètement les yeux. Etui rigide, cuir inusable, intérieur velours. Forte courroie bandoulière.

**IMMENSE SUCCÈS**  
Article spécialement recommandé

Adresser les demandes de Catalogue et Bulletin de Souscription sous enveloppe à l'adresse de:

## GIRARD & BOITTE



Demandez notre  
**ALBUM de GRAND LUXE**  
ILLUSTRÉ  
GRATIS ET FRANCO

montrant le choix le plus merveilleux de Jumelles et d'instruments de haute précision pour le théâtre, la campagne, les sports, l'armée, etc., vendus depuis 18 fr. avec un et deux Ans de Crédit.

Jumelles prismatiques des premières marques:  
**COLMONT - KRAUSS - FLAMMARION**

**PRIX ET CONDITIONS UNIQUES AU MONDE!**  
Ports et Emballages gratuits  
**8 JOURS A L'ESSAI**

## GIRARD & BOITTE

Concessionnaires exclusifs pour la Vente à termes de la Marque Nationale **COLMONT**  
Manufactures fondées en 1846.

Jumelle Universelle à Grande Puissance livrée dans un splendide étui en cuir rigide, cousu sellerie, avec courroie et cordon sautoir.

**RIEN à PAYER D'AVANCE**

HAUTEUR:  
Ouverte..... 22 c/m.  
Ferme..... 16 c/m.

Je souscris, déclare acheter la Jumelle grande puissance avec étui, annoncée ci-contre, au prix de 48 fr., payables à raison de 3 fr. par mois.

Fait à \_\_\_\_\_ le \_\_\_\_\_

Nom et Prénoms \_\_\_\_\_

Profession ou Qualité \_\_\_\_\_

Domicile \_\_\_\_\_

Département \_\_\_\_\_

(Indiquer la gare.)



JUMELLES NATIONALES COLMONT

46, Rue de l'Echiquier  
à PARIS (x<sup>e</sup> arr.).

dénouement fatal et reprendre assez de force pour pouvoir, étendue sur son lit, tracer quelques lignes.

La pauvre martyre, qui a aujourd'hui 76 ans, a reçu à l'occasion de son jubilé de malade des fleurs, des lettres et des dépêches que lui ont envoyées ses amis.

### Le Club du sourire

Un riche Anglais est en train de fonder un « Club du sourire ».

Ses membres jurent d'accueillir, non seulement avec indifférence, mais allègrement, les pires douleurs de ce monde... Par exemple, la mort des êtres qui leur sont chers...

Ils devront garder leur bonne humeur dans les circonstances les plus difficiles, dans les ennuis les plus cruels...

(Cotisation: dix shillings)...

### Un étrange attentat

La fille d'un peintre bien connu, qui habite Garches, a été récemment victime d'une mystérieuse et bizarre agression. Voici en effet l'étrange récit qu'elle a fait aux gendarmes de la scène de l'attentat:

« Je quittai, la nuit dernière, vers onze heures et demie, mes parents réunis au salon pour me rendre dans une cour située derrière notre demeure. Je venais à peine d'y arriver qu'un inconnu, se dressant brusquement devant moi, me ligota prestement les bras avec une forte corde; puis à l'aide d'un instrument tranchant, un rasoir probablement, il me coupa une longue mèche de cheveux.

« Ayant réussi à me dégager, je voulus m'enfuir, mais deux autres individus, qui se tenaient dissimulés derrière un grillage voisin, bondirent sur moi, et, après m'avoir aspergé la chevelure de pétrole, tentèrent d'y mettre le feu, sans heureusement y parvenir. Craignant alors d'être surpris, les misérables déguerpirent à toutes jambes et disparurent, sans que je pus distinguer leurs traits, tant l'obscurité était profonde. Il me fut aussi impossible d'appeler à l'aide, ayant la bouche et les yeux pleins de pétrole. »

Toutefois, la jeune fille fournit le signalement de deux jeunes gens suspects, qu'elle croit être deux des auteurs de l'agression, car elle avait remarqué qu'ils rôdaient depuis une semaine environ autour de son habitation, surveillant attentivement ses allées et venues.

C'est là une curieuse aventure, et l'on se demande si la jeune fille n'a pas été victime d'une hallucination, car il a été impossible de relever sur le sol, pas plus d'ailleurs que sur les cheveux et les vêtements de la plaignante, la moindre trace de pétrole. D'autre part, ni les parents ni les voisins de la jeune fille n'ont entendu de bruit. Enfin, détail troublant, les huit chiens de garde de la propriété, véritables molosses, n'ont pas aboyé un seul instant. On a simplement retrouvé, dans la cour où la scène dramatique se serait déroulée, la mèche de cheveux coupée à l'héroïne du drame; mais cette mèche semblait avoir été apportée là après avoir été imprégnée de pétrole. Jusqu'à présent, la police n'a rien découvert.

### UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infallible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

Envoyez l'Appendicite par l'usage de la **TISANE BONNARD**  
LAXATIVE - ANTIGLAIREUSE - RAFRAICHISANTE  
0,75 c. LA Botte. - 46, Rue des Amandiers, PARIS.

**J'ENVOIE** discrètement Catalogue, Articles spéciaux, usage intime, Hommes, Dames et six beaux échantillons pour 4 francs. Envoi recommandé, 45 cent. EN PLUS. M<sup>me</sup> L. BADOR, 19, rue Richat, Paris.

**PUISSANCE** et Autorité sur tous individus, par le magnétisme et l'hypnotisme. On obtient obéissance et exécution des ordres de près comme de loin. Brochure Gratis. Ec. à Tenor, 90, rue des Boulets, Paris.

### SORCELLERIE ET MAGIE

Livre admirable destiné à faire connaître les merveilleux secrets: Se rendre invisible; découvrir les trésors cachés; faire jaillir les sources; savoir ce qui se passe chez les voisins; prendre à la main les oiseaux, les poissons, les lièvres et les lapins; guérir l'ivrognerie, tous les vices et toutes les maladies; jeter un sort et s'en préserver; gagner aux jeux et aux loteries; obtenir toutes les faveurs que l'on désire et réussir en tout et partout; etc. etc. Demander notice gratis à B. RENOM, 2, rue Amélie, Paris.

### POUR DIRE CHANTER, RIRE et SAMUSER

Demandez le catalogue 1913 à M. AUGOR, 11, avenue Reille, donnant un choix considérable de demoiselles, pièces et phonions avec Primes de remboursement pour tout achat de 2 fr.

### INFAILLIBLE ET SERIEUX

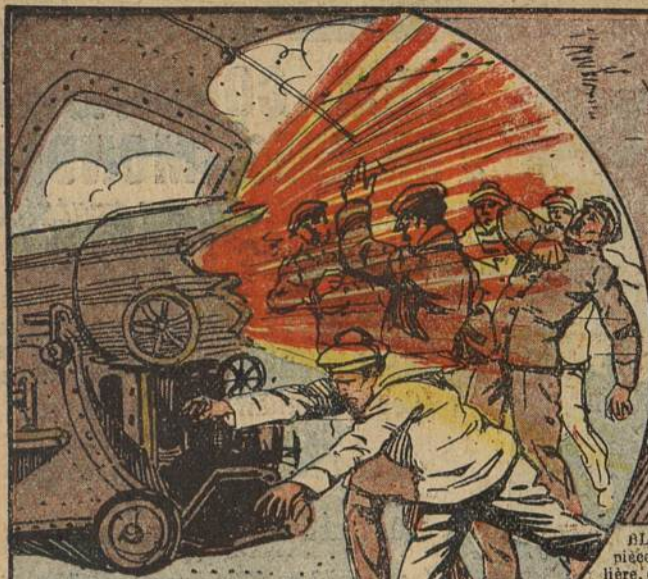
Pour soumettre, même à distance, une personne au esprit de votre volonté, demandez à M. STEFAN, Boulevard St-Marcel, 72, Paris, son livre Forces Inconnues, N° 46, GRATIS.

### APIL

détruit pour toujours la racine des POILS et duvets, sans douleur en 15 J. Reposé imposé. Niolet, chimiste-parfumeur, envoi discret, notice, catalog. et un échant. 2, r. Amélie, Paris GRATIS

Pour la publicité, s'adresser à l'AGENCE PARISIENNE de PUBLICITÉ  
16, rue Drouot -- PARIS

Prix des Abonnements:  
FRANCE: 6 francs par an  
ÉTRANGER: 8 francs par an  
Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABILLE  
Ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0.50\* pour recevoir franco à domicile  
Adresser les demandes: 75, rue Dareau, Paris



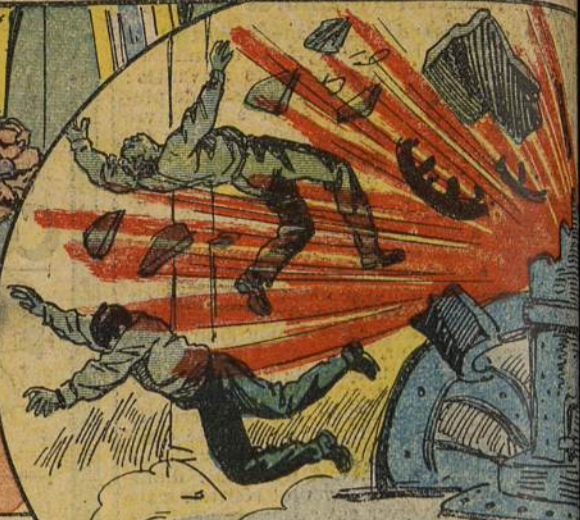
**UN CANON QUI SAUTE.**—Pendant des essais d'artillerie à bord d'un navire, une pièce de 75 a fait explosion. Un sous-officier a été tué. Un lieutenant grièvement blessé. Un enseigne et deux matelots légèrement atteints.  
RUSSIE.



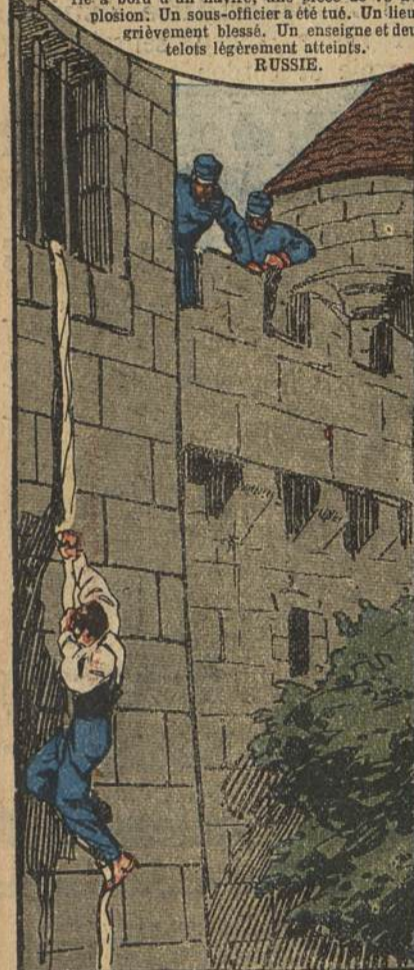
**ALESSE AU THEATRE.**—An dernier acte d'une pièce jouée au théâtre Molière, on fusille un traître. Malheureusement une bourre traversa une toile de fond et atteignit un sapeur-pompier, qui se trouvait derrière le décor.  
PARIS.



**ACTE DE BANDITISME.**—Des malfaiteurs, restés inconnus, se sont introduits, la nuit, dans un hôtel de Londres. Ils ont bâillonné deux portiers après les avoir violemment maltraités. Les bandits ont ensuite emporté 100 000 francs.  
ANGLETERRE.



**EXPLOSION DANS UNE POUDRERIE.**—A la Poudrerie nationale, une turbine Selwigg fit explosion. Le déplacement d'air fut tel que la toiture de l'atelier s'effondra sur une surface de 50 à 60 mètres carrés. Deux ouvriers furent projetés à plusieurs mètres de hauteur.  
ANGOULEME.



**TRAGIQUE EVASION.**—Cinq détenus de la prison de Diez ayant fabriqué à l'aide de leurs draps de lit une corde, tentèrent de s'évader. Trois d'entre eux réussirent, le quatrième se brisa les jambes, le cinquième resta suspendu à 30 mètres, la corde s'étant rompue. Fou de terreur, il cria. Des gardiens accoururent et le réintégrèrent dans sa cellule.  
ALLEMAGNE.



**UN GENERAL CHINOIS TUÉ.**—Le général Hsumassan, connu sous le nom de « Tigre Hsu », commandant de Yangchow, a été tué par une bombe. On croit que cet assassinat est le résultat d'un complot des républicains du Sud.  
CHINE.



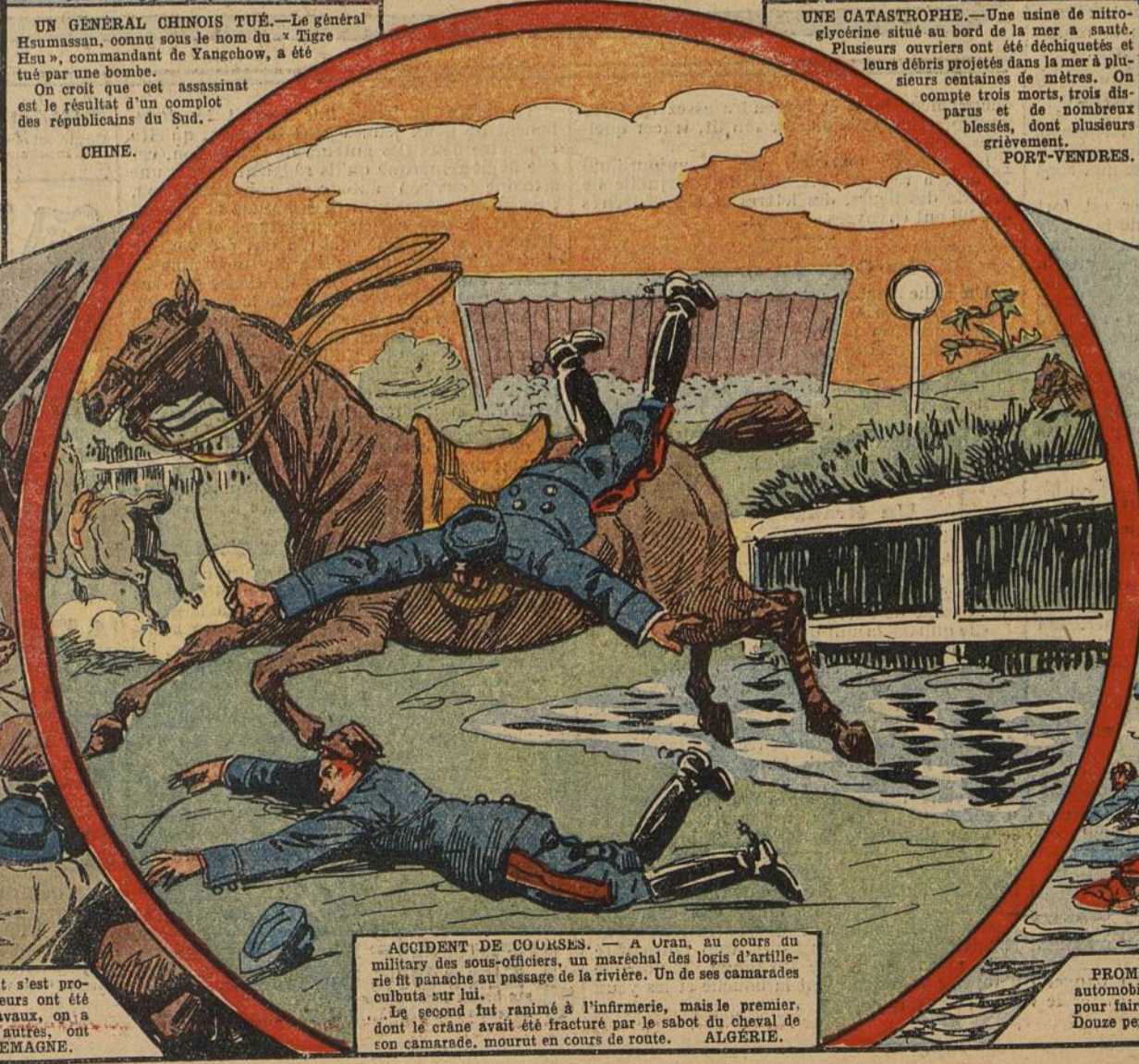
**UNE EMEUTE.**—Un groupe de gens du peuple ont attaqué une maison d'étudiants. Les étudiants ont riposté et ont ensuite abandonné la maison. Une troupe de cavalerie qui arrivait à essuyer des coups de feu, tirés des fenêtres des maisons par des étudiants. La troupe a riposté.  
PORTUGAL.



**UNE CATASTROPHE.**—Une usine de nitroglycérine située au bord de la mer a sauté. Plusieurs ouvriers ont été déchaquetés et leurs débris projetés dans la mer à plusieurs centaines de mètres. On compte trois morts, trois disparus et de nombreux blessés, dont plusieurs grièvement.  
PORT-VENDRES.



**CHASSE AUX BANDITS.**—Quatre bandits ont attaqué, à New-York, un garçon de bureau qui portait 45 000 francs en espèces dans sa poche. Le garçon de recette a immédiatement riposté à coups de revolver. La police, accourue au bruit des détonations, et mit les bandits en fuite. Ceux-ci laissèrent un débris sur le pavé.  
ETATS-UNIS.



**ACCIDENT DE COURSES.**—A Oran, au cours du military des sous-officiers, un maréchal des logis d'artillerie fit panache au passage de la rivière. Un de ses camarades culbuta sur lui. Le second fut ranimé à l'infirmerie, mais le premier, dont le crâne avait été fracturé par le sabot du cheval de son camarade, mourut en cours de route.  
ALGERIE.



**MINEURS ENSEVELIS.**—Un éboulement s'est produit dans une mine de Miesbach : huit mineurs ont été ensevelis. Après douze heures de pénibles travaux, on a pu en retirer cinq, sains et saufs. Les trois autres ont succombé.  
ALLEMAGNE.



**PROMENADE TRAGIQUE.**—A Banolas, un automobiliste dans lequel quatorze personnes avaient pris place pour faire une promenade sur le lac, chavira brusquement. Douze personnes se sont noyées.  
ESPAGNE.